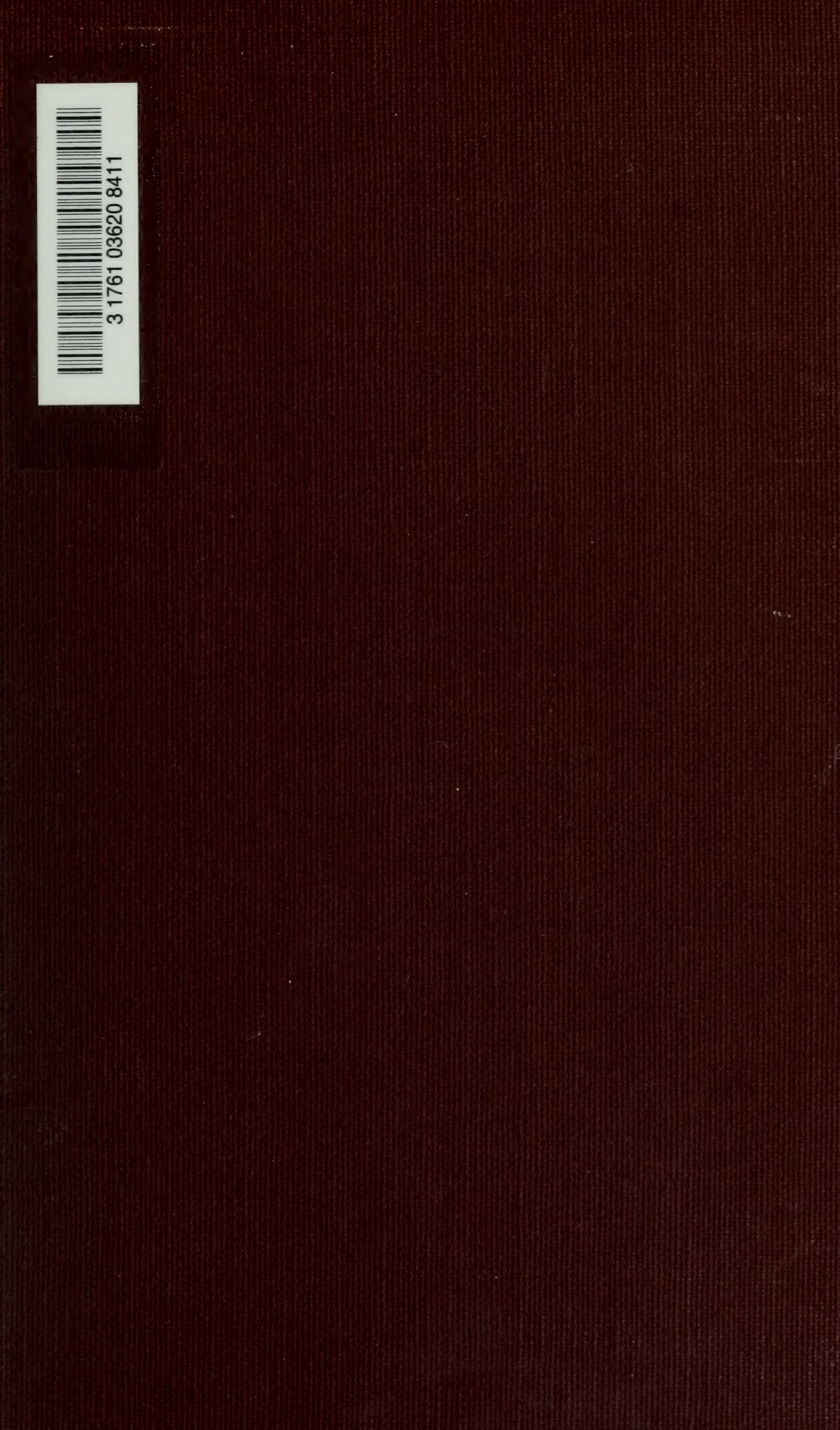
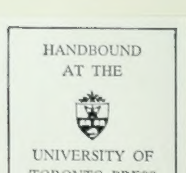
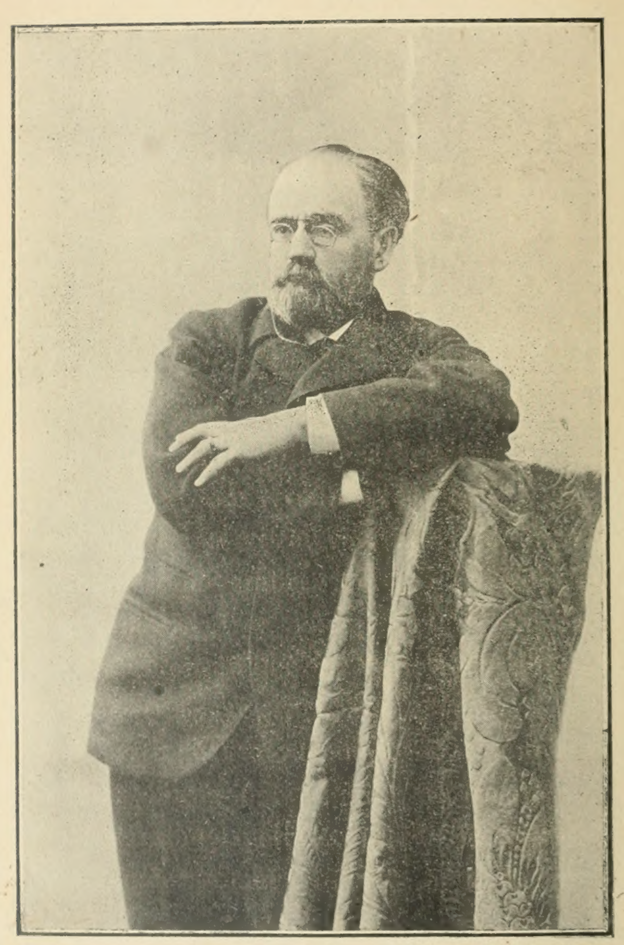

3 1761 03620 8411



HISTOIRE POPULAIRE

DE

ÉMILE ZOLA



Photographie Nadar, Paris.

ÉMILE ZOLA

PAUL BRULAT

HISTOIRE POPULAIRE

DE

ÉMILE ZOLA

Ouvrage orné de trois Portraits
et d'une Illustration en simili-gravure



LA LIBRAIRIE MONDIALE
10, rue de l'Université, 10
PARIS

AUTOGRAPHE D'ÉMILE ZOLA. Paris, 20 déc. 95

Merci, mon cher Brulat, de votre bel article, qui m'a infiniment plu et infiniment touché. Vous me dites là des choses que je n'ai pas l'habitude de m'entendre dire; mais j'ai la vanité de les croire justes, en faisant la part de votre amitié. On ne me lit pas, c'est bien certain, du moins avec quelque intelligence; et j'ai comme l'idée que vingt ans, ou cinquante ans après ma mort, on me découvrira. L'étude à faire n'est pas faite, ne sera sans doute pas faite de mon vivant. C'est vous dire, encore une fois, combien j'ai été heureux de la belle page que vous venez d'écrire.

Affectueusement à vous.

Émile Zola

HISTOIRE POPULAIRE

DE

ÉMILE ZOLA

AVANT-PROPOS

Jeunes gens — car c'est à vous que ce petit livre s'adresse — nous allons vous raconter l'histoire de l'homme qui fut le plus calomnié et demeure peut-être encore le plus méconnu, parmi les apôtres de ce temps, car même le succès qu'il obtint, de son vivant, fut souvent dû à des raisons étrangères à son génie véritable.

Cet homme, vous le connaissez au moins de nom, tant fut retentissante et terrible la bataille qui se livra autour de son drapeau, tant, du fond de sa solitude et par la seule puissance de sa plume, il souleva de colères et de haines chez les uns, d'enthousiasmes et d'espérances chez les autres, qui furent une petite minorité.

Cet homme est Émile Zola, mort, voici quatre ans,

en pleine force, en plein travail, en plein génie, en plein combat.

Si, de toutes les figures contemporaines, nous avons choisi celle-là pour vous la faire connaître, c'est parce que, l'ayant plus particulièrement approchée, il nous a paru qu'elle grandissait à mesure qu'on l'observait — et vous saurez plus tard combien rares sont les hommes qui gagnent à être connus. — C'est ensuite et surtout parce que, indépendamment même de l'œuvre prodigieuse qu'elle enfanta, cette vie est une grande leçon de courage, un admirable exemple de volonté, de patience, d'héroïque labeur, de fidélité à un idéal.

Car, jeunes gens, il est nécessaire que vous ayez un idéal. Il faut que vous sachiez qu'il y a quelque chose au-dessus de la satisfaction des appétits, que la vie n'est pas une curée, votre pays une proie. Vous êtes la France de demain, qui doit valoir mieux que celle d'aujourd'hui, et qu'il faut tâcher de rendre meilleure en enracinant dans vos jeunes cœurs le sentiment du devoir. Et, pour cela, rien n'est tel que de mettre sous vos yeux de grands exemples. Les anciens apprenaient à lire dans les *Vies de Plutarque*. C'est ainsi qu'ils entretenaient dans leurs générations nouvelles le culte de l'héroïsme.

On ne cesse de vous répéter dans les discours de distributions de prix : « Soyez de votre époque. » Excellent conseil, et qui signifie : « Connaissez vos contemporains ; il en est, parmi eux, qui ont égalé les héros de l'antiquité, et ils ont sur ceux-ci cet avantage d'être plus près de vous et par cela même de vous offrir des

modèles dont vous pourrez plus facilement vous inspirer. Par eux aussi, vous apprendrez l'histoire de votre temps. »

Or, parmi ces contemporains illustres, il n'en est pas qui, plus que Zola, vous aideront à comprendre et à aimer votre époque, dont il a été le chantre magnifique, dont il a exprimé l'âme, le caractère, les aspirations, qu'il a étudiée dans toutes les manifestations de son activité et de son génie. Sans doute, il est, dans cette œuvre, des pages qui n'ont pas été écrites pour vous, que vous ne devrez lire que plus tard, quand vous serez des hommes mûrs, capables d'accepter la vérité avec un cœur fort et grave. Mais il en est d'autres, et en très grand nombre, dont vous pourriez déjà admirer la beauté, l'éloquence lyrique et qui éveilleraient dans vos esprits de hautes et généreuses pensées. C'est à vos maîtres qu'il appartient de faire le choix.

Quant à nous, nous voulons simplement vous montrer un brave homme de grand homme, vous faire assister à une vie qui fut étonnante dans sa simplicité et dégager l'enseignement qu'elle contient.

Lorsque, à votre tour, vous serez des hommes, emportés par la mêlée sociale, lorsque vous souffrirez de l'incompréhension ou de l'injustice de vos semblables, lorsque vous serez déçus, humiliés par l'expérience, saisis d'un découragement, lorsqu'il vous arrivera de douter des autres et de vous-mêmes, vous vous souviendrez de Zola qui, lui, n'eut jamais besoin d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer. Il lui suffisait de savoir qu'il n'y a pas de défaite pour

la vérité, et, fort de cette conviction, soutenu aussi par une discipline implacable, il allait de l'avant, toujours, quand même.

Nul homme, quand il était sûr d'avoir raison, ne s'émut moins que lui de l'opinion des autres hommes. Thiers, pour dire qu'il était insensible aux outrages, se comparait plaisamment à un vieux parapluie. Le parapluie de Zola était plus imperméable encore et d'une solidité à toute épreuve ; il résistait à tous les coups de vent ; la grêle tombait dessus sans le crever. Les critiques sottes, méchantes, pleines de fiel et qui s'ingénient à empoisonner jusqu'aux virgules, n'avaient pas même le don de provoquer chez lui un mouvement d'humeur ; elles lui étaient plutôt un stimulant. Aux attaques grossières, aux accusations iniques, il répondait par un nouveau chef-d'œuvre. « Vous ne me verrez inquiet, disait-il, que le jour où je ne serai plus insulté par personne, car ce jour ne viendra que lorsque j'aurai écrit ma dernière bonne page. » Aux jeunes gens qui s'engageaient dans cette terrible lutte pour la vie qu'est la littérature, il conseillait d'avaler de temps à autre un crapaud vivant, afin de se constituer un bon estomac littéraire. Quant à lui, il lui en fallait un, prétendait-il, chaque matin, pour entretenir sa vaillance et sa santé. Et il était, d'ailleurs, toujours sûr de le découvrir, en parcourant les journaux, au moment de son premier déjeuner. Lorsque, par hasard, son crapaud lui manquait, il se sentait moins de cœur à l'ouvrage.

En réalité, c'est au Travail, en qui il avait une foi profonde, qu'il dut cette haute et sereine philosophie.

C'est la laborieuse tâche quotidienne à laquelle il s'astreignait, à laquelle il subordonnait tout, qui lui donna la force de supporter tant de maux, d'injustices et de persécutions. Il se reposait sur elle de toutes les contrariétés du jour. Le devoir accompli le rendait invulnérable. Nous aurons, au cours de ce modeste ouvrage, l'occasion de citer des exemples étonnants de la discipline rigoureuse qu'il s'était imposée et dont rien jamais ne put le faire dévier, pour mener son œuvre à fin. Il a écrit sur les bienfaits du travail des pages d'une éloquence admirable et qui méritent d'être éternelles. Ne serait-ce qu'à ce titre, l'ensemble de l'œuvre et l'existence d'Émile Zola comportent une haute leçon de morale héroïque. Héroïsme fait non de coups de nerfs ou d'impulsions brutales, mais d'une longue patience, d'une persévérance obstinée, invincible, vers le but qu'il se proposait.

C'est donc, pour ainsi dire, la vie intérieure de Zola que nous voulons montrer, car, à part l'affaire Dreyfus où les circonstances l'entraînèrent, cette existence est sobre en événements ; elle ne contient pas d'aventures romanesques. Zola ne fut pas un politicien ; ce fut un paisible bourgeois, un homme d'étude et d'art, un locataire de la tour d'ivoire, qui ne vécut que pour son œuvre, lui consacra tout son temps, tout ce qu'il avait de force, de passion et de foi. Il n'alla pas dans le monde, n'entreprit la conquête d'aucun salon, ne prit jamais part aux luttes de la tribune. L'action, pour lui, consista simplement à observer, à penser et à écrire. Pour réaliser l'œuvre énorme qu'il avait conçue, il avait

besoin de quiétude, de silence et de recueillement. Aussi, contrairement à tant de grands écrivains du dernier siècle, qui jouèrent ou ambitionnèrent un rôle sur la scène politique, tels que Chateaubriand, Lamartine, Hugo, Balzac, le doux Renan lui-même, Émile Zola détourna ses regards de celle-ci, avec un dédain non dissimulé. Ce ne fut qu'à la fin de sa carrière qu'il jeta tout à coup au monde le cri indigné de sa conscience, et l'émotion fut si grande que la trame de l'Histoire s'en trouva changée. Zola avait sauvé la République, et ceci seul suffirait à expliquer les haines dont sa mémoire est poursuivie.

On peut se demander si l'heure est bien venue de prononcer sur ce grand homme un jugement qui prétendrait être définitif. — « C'est bien certain, nous écrivait-il, l'étude à faire n'est pas faite et ne sera sans doute pas faite de mon vivant, et j'ai comme le sentiment qu'on me découvrira vingt ans ou cinquante ans après ma mort. »

Pourtant, on composerait des volumes avec tout ce qui a été écrit sur Émile Zola. Mais peut-être dira-t-on qu'il est encore trop près de nous. C'est, en effet, l'opinion générale que, pour juger impartialement un homme, pour le situer à sa vraie place, il convient d'attendre que les luttes auxquelles il a été mêlé, les passions qu'il a soulevées se soient apaisées, afin que l'historien lui-même puisse faire abstraction complète de ses sympathies ou de ses antipathies et se placer dans cette atmosphère sereine qui convient à la justice de l'Histoire.

Sans doute alors faudrait-il laisser s'écouler encore

un demi-siècle avant de se prononcer sur Émile Zola. Même, si l'on accepte cette théorie, devrait-on toujours se taire sur les hommes dont l'influence ne s'éteint jamais, dont la pensée semble destinée à vibrer éternellement dans l'âme de l'humanité. Ainsi, l'indifférence seule permettrait d'établir l'Histoire.

Nous ne le croyons pas; nous ne croyons pas que l'impartialité consiste à faire une part égale à l'erreur et à la vérité. Elle commande, au contraire, de reconnaître l'une et de proclamer courageusement l'autre. C'est à quoi nous nous efforcerons, sans passion et sans haine, mais avec autant de sincérité que de modération.

CHAPITRE I

Vue générale

Qu'on nous permette, d'abord, quelques considérations générales. Soyons comme un touriste qui, avant d'explorer une grande ville, voudrait la dominer d'une hauteur voisine pour embrasser d'un regard toute son étendue. Avant d'entrer dans l'analyse, faisons de la synthèse, examinons dans son ensemble, afin de montrer sa portée et la place qu'elle occupe dans la littérature, cette œuvre géante qui, durant trente années, provoqua tant d'ardentes polémiques, exerça une influence si profonde sur les esprits, sur l'évolution artistique, sur le mouvement social de toute une génération, qui enfin restera, sans aucun doute, le monument littéraire le plus imposant de la seconde moitié du dix-neuvième siècle.

Trois grands courants ont traversé le dernier siècle. L'un fut le *Romantisme*, représenté par Chateaubriand, Musset et Hugo. L'autre, le *Positivisme*, formulé, en An-

gleterre, à différentes dates, par Spencer, Stuart Mill et Darwin ; en France, par Auguste Comte et par Taine. Enfin, le *Naturalisme* qui naquit avec Balzac, Stendhal et Flaubert.

Ces trois courants, d'abord parallèles, se sont rapprochés, ont fini par se réunir pour former un grand fleuve, pour aboutir à Zola. Il semble que ce grand homme résume en lui les tendances littéraires, scientifiques et philosophiques du dernier siècle. Il a été préparé par les époques qui, depuis cent ans, se sont écoulées jusqu'à lui. Pour le produire, il a fallu plusieurs générations successives d'artistes, de savants et de penseurs. Plus un arbre est haut, plus ses racines sont profondes, et cet arbre n'a pu grandir et se développer que parce qu'il était planté dans un terrain favorable et que les vents, les révolutions géologiques avaient amené la température dont il avait besoin pour s'élancer selon sa sève.

Zola peut être ainsi considéré comme le descendant et l'héritier intellectuel de trois familles différentes et qui se sont confondues en lui. Il a pour aïeux, d'une part, Alfred de Musset et Victor Hugo ; d'autre part, Balzac et Flaubert ; d'autre part encore, Auguste Comte et Taine. Il tient à la fois aux uns et aux autres par quelque côté de son génie. A tous, il a emprunté quelque chose : aux romantiques, leur lyrisme, leur souffle d'épopée et aussi, parfois, leurs exagérations ; aux premiers naturalistes, leur amour du document palpable, leur belle santé, leur admirable humanité ; aux positivistes, leur méthode analytique, plus encore leur doc-

trine basée, non plus sur des hypothèses, mais sur les données précises de la science et de l'expérience.

A première vue, on demeure saisi d'étonnement devant ces quarante gros volumes composant une œuvre unique, un tout qui fut arrêté d'avance dans un cadre précis, et l'on ne peut qu'éprouver un profond respect pour le rude homme qui, à travers notre époque hésitante et fatiguée, a pu réaliser tout entière et telle qu'il l'avait conçue, dès l'âge de vingt-cinq ans, cette gigantesque entreprise, avec une sorte de régularité automatique, dédaigneux des injures, opposant une impassibilité hautaine à toutes les fureurs, offrant au monde entier le magnifique spectacle de son immuable foi en la vérité.

C'est le plus prodigieux effort que nous ayons à constater dans notre littérature. Beaucoup de romanciers furent sans doute aussi féconds qu'Emile Zola, mais leurs travaux sont en quelque sorte isolés ou n'ont entre eux qu'un lien apparent. Aucun ne nous a laissé une œuvre aussi solidement unie, aussi complète que cette *Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire*, qui comprend vingt volumes, toute la série des *Rougon-Macquart*. Les uns, comme Alexandre Dumas père, puisèrent indifféremment leurs sujets dans toutes les époques, les varièrent au gré d'une imagination merveilleuse et fantasque ; les autres, plus capricieux encore, abordèrent tous les genres. Nulle part, enfin, dans l'art pur, nous ne retrouvons au même degré ce puissant esprit de suite, cette grandeur logique qui

caractérisent Zola. Balzac lui-même ne découvrit qu'après coup le titre général qui groupe tous ses romans.

Etre vrai, peindre fidèlement dans une vaste étendue tous les milieux, toutes les classes et tous les travaux d'une société; embrasser la vie entière avec ses ignominies et ses douleurs, avec ses poésies et ses joies, ses beautés et ses laideurs ; enfin, faire une œuvre documentée, mais aussi variée que la réalité, que la nature elle-même, s'effacer cependant derrière les événements, et, comme conclusion, s'en tenir à la leçon sévère des faits impartialement exposés, voilà ce qu'a tenté Zola.

Son art, qu'on pourrait définir *le vrai devenu le beau*, s'appliqua à découvrir la beauté qui réside en toute vérité. La réalité est laide, attristante, décevante, avait-on déclaré avant lui; l'artiste doit la travestir. Zola l'aborda, au contraire, et, en la peignant avec son lyrisme, qui fait de lui non seulement le premier descriptif de la littérature française, mais aussi un des plus grands poètes du dix-neuvième siècle, prétendit nous montrer tout ce qu'elle contient de poésie, de grandeur, de spectacles émouvants, effrayants et superbes. Au lieu de se complaire dans la mélancolie débilitante des ruines, il aima son époque d'un amour passionné, il emboucha toutes les trompettes épiques pour célébrer les grandes inventions de notre temps, les découvertes de la science, les travaux de l'industrie, les créations nouvelles, les mines, les chemins de fer, la formidable activité des grandes cités modernes. Son œuvre est comme une arche immense où s'animent

d'une vie ardente tous les êtres de la création, les hommes, les bêtes et les plantes, les individus et les multitudes. Zola est le poète des réalités et le prophète de l'avenir, car tout en observant le présent, ses regards cherchent à voir au-delà. Et c'est par là qu'il fut aussi un visionnaire. Ses derniers livres, *Travail* et *Vérité*, nous font assister à la cité future qu'il entrevit dans les lointains de son idéal, la cité de justice et de fraternité universelle.

Jusqu'à lui, la plupart des romanciers et des auteurs dramatiques avaient pris leurs sujets soit dans l'antiquité, soit dans des époques plus ou moins reculées; leurs personnages appartenaient presque tous à ce qu'on nomme l'élite de la société. Zola s'attacha, de préférence, à peindre des ouvriers, des mineurs, des paysans. Evidemment, il étudia tous les métiers, toutes les professions, toutes les conditions sociales ; son observation s'étendit à tous les milieux; mais il ne dédaigna pas non plus de prendre pour héros un zingueur, une blanchisseuse, un mécanicien, un cultivateur, un simple caporal. Les gens de modeste condition, les humbles, étant les plus nombreux et peut-être aussi les plus près de son cœur, occupent la plus grande place dans son épopée. Il parvient à nous intéresser aux événements les plus banals. Ses intrigues sont généralement d'une extrême simplicité.

Sans doute, avant Zola, Flaubert, avec *Madame Bovary*, et les frères de Goncourt avaient appliqué cette nouvelle formule d'art. Ils avaient eu eux-mêmes pour précurseur Balzac. Mais Zola alla plus loin qu'eux. Le

premier, il osa tout dire, peindre les choses et les hommes tels qu'ils sont ou tels qu'il les voyait.

On lui reprocha d'avoir calomnié la nature humaine, de nous avoir révélé l'ouvrier, le paysan, le bourgeois, le monde entier sous un jour odieux, de s'être plu à créer des personnages poussés par les plus bas instincts, à ne décrire que les côtés tristes et répugnants de toute chose, alors que le beau, le grand existent dans la réalité aussi bien que l'ordure, alors que l'âme humaine, si complexe, est faite de contrastes, d'un mélange de vices et de vertus, de poésie et de bassesse, de forces et de défaillances. Et, pendant longtemps, de toutes parts, l'on a crié à l'auteur des *Rougon-Macquart:* « Vous vous complaisez dans la fange, vous inspirez le dégoût de la vie. »

Heureusement, cette accusation est aussi légère qu'injuste. Sans doute, peut-être y eut-il chez Zola, en dépit de sa belle santé morale et de son robuste optimisme, une tendance à interpréter fâcheusement nos actes, à exagérer et à généraliser le mal, à tomber dans l'excès contraire du romantisme, en faisant une part trop faible au bien, aux sentiments purs, désintéressés et nobles qui sont en nous.

Pourtant cette part existe dans son œuvre. Chacun de ses romans nous découvre au moins un caractère bon et généreux. En présence de Coupeau, l'ivrogne malfaisant, apparaît Goujet, la *Gueule d'Or*, l'ouvrier honnête, laborieux, admirable; en présence de Nana, la prostituée exploiteuse d'hommes, se dresse la femme vertueuse, l'épouse et même l'amante dévouée jusqu'au

sacrifice, la Christine de l'*Œuvre*, une des figures les plus touchantes du roman contemporain. Dans la *Débâcle*, à côté de Maurice, le fils dégénéré de la bourgeoisie, faible et violent, procédant par coups de tête, se trouve Jean Macquart, le fils de la terre, sain, robuste et vaillant, et qui ne désespère jamais du salut de la patrie. Enfin — car il serait trop long de poursuivre cette démonstration — aux passions méprisables et aux vilenies, Zola a toujours opposé les passions élevées et les belles actions. Mais les premières, a-t-on dit, dominent son œuvre .. Hélas ! n'en est-il pas ainsi dans la réalité? D'ailleurs, ces *Rougon-Macquart* ne sont pas, pour la plupart, naturellement mauvais ; ils sont surtout gâtés par l'atmosphère où ils vivent, le milieu empoisonné de nos faubourgs. L'œuvre de Zola n'est donc pas plus immorale que la vie et que la vérité, car elle est l'image de l'une et de l'autre. Mais, avant lui, on avait tellement menti en littérature, on était si habitué à ne voir dans les livres que des êtres faux, conventionnels, hors de la nature, que la réalité, même la réalité quotidienne, étonna et révolta, dès qu'elle fut imprimée. Ce même individu que nous admettons dans la vie nous apparaît, dans un roman, s'il est peint tel qu'il est, un monstre dont nous nous indignons. C'est que le lecteur n'est pas l'homme de la vie. Il semblerait qu'en ouvrant un livre, nous prenions une autre âme, avide de mensonge, désireuse d'échapper à la réalité.

Mais, dira-t-on, toutes les vérités ne sont pas à révéler; il faut laisser à l'humanité ses illusions consolantes; l'hypocrisie même n'est-elle pas une nécessité

sociale? N'est-ce pas, enfin, la mission de l'art d'élever les cœurs et les imaginations vers le rêve et vers l'idéal, de rendre les hommes meilleurs en leur faisant croire qu'ils le sont? Notre bonheur provient souvent de notre ignorance, et les secrets que nous cache la nature sont autant de maux dont elle a voulu nous garantir.

Grave sujet de méditation que nous entendons ne pas éluder et sur lequel nous reviendrons longuement, au cours de cette étude.

Zola fut-il un psychologue? Ici, il faut s'entendre sur les mots. Si la psychologie consiste dans cette analyse minutieuse qui s'ingénie à saisir les nuances les plus subtiles de nos sentiments, dans cette dérisoire historiole de l'âme dont on nous a rassasiés, évidemment Zola n'est pas psychologue. Les cas particuliers, morbides ou non, l'émeuvent peu ; il s'intéresse davantage aux masses, aux souffrances générales et bien autrement poignantes de l'humanité. C'est le psychologue des foules qu'il remue, qu'il agite et pousse dans un grondement de tempête. Il n'analyse pas, il synthétise. Ses personnages ne sont nullement des êtres d'exception, ce sont des types généraux, incarnant des collectivités, les misères, l'état d'âme et d'esprit de toute une catégorie d'individus, de toute une classe sociale. C'est par là que l'œuvre de Zola, rude comme le souffle, comme l'odeur qui s'exhale des agglomérations populeuses, est une formidable épopée démocratique. Et tous nos psychologues auront beau faire, ils ne créeront pas des types aussi vivants que Gervaise, Coupeau,

Lentier, Etienne, Jean Macquart et tant d'autres.

Vus dans leur ensemble, les Rougon-Macquart donnent l'impression d'un grand édifice solidement affermi à sa base par quatre gros piliers qui seraient *L'Assommoir*, *Germinal*, *La Terre* et *La Débâcle*. Ce sont là, croyons-nous, les quatre plus puissants romans de la série, ceux qui soutiendront l'édifice, l'empêcheront de s'effondrer sous l'effort du temps. Tous les quatre sont des chefs-d'œuvre.

En résumé, l'œuvre de Zola nous apparaît très saine, très humaine, d'une étonnante intensité de vie, d'un style si magnifique et si large qu'il évoque parfois l'image d'un Bossuet romantique.

Mais cette œuvre, nous osons dire que peu la connaissent. Notre époque de fièvre ne laisse pas le temps de lire beaucoup et surtout de réfléchir à ce qu'on a lu. Zola n'a pas encore été impartialement jugé, et il est d'ailleurs peut-être plus difficile à juger qu'aucun autre écrivain. On ne saurait avoir une opinion sur lui, après avoir lu deux ou trois seulement de ses romans ; il faudrait le lire en entier, et pour deux raisons : d'abord, parce que son œuvre est infiniment plus variée et complexe qu'on ne croit ; ensuite parce qu'il n'a vraiment de haute portée que dans l'ensemble. Il n'est pas de ces écrivains qui valent en dix lignes. Au lieu de concentrer toutes ses qualités en un seul ouvrage, il les a répandues en vingt-cinq ou trente mille pages, et ce sont ces trente mille pages qui le révèlent un homme de génie.

On a prétendu que l'historien des *Rougon* ne fut pas un penseur. Nous ne craindrons pas cependant de con-

sacrer un chapitre à la philosophie de Zola, c'est-à-dire à la conception particulière qu'il eut du monde et de la vie. Sans doute, ce merveilleux peintre ne fut pas un métaphysicien ; il n'eut pas la tournure d'esprit d'un Descartes ou d'un Spinoza. Il s'est arrêté à quelques idées. Mais ces quelques idées, dans leur somptueux développement, composent un système philosophique qui mérite une étude. *Le Docteur Pascal*, par exemple, est un admirable traité d'éducation et d'hygiène morales.

Nous montrerons que ce professeur de Volonté, ce poète magnanime, en qui des envieux ne voulurent voir qu'un pornographe, fut au contraire, en même temps qu'un grand citoyen, le plus héroïque des moralistes.

La plupart des critiques contemporains n'ont rien compris à Zola. Leur goût délicat s'est offensé de quelques expressions grossières, de quelques tableaux audacieux ou terribles de la réalité, et ils n'ont pas vu plus loin ; ils n'ont pas vu l'honnêteté parfaite de ce grand créateur. Ils l'ont lu avec parti pris et, en se fâchant contre les mots, ils ont perdu de vue les intentions de l'écrivain, l'ensemble et la portée sociale de son œuvre. Ils se sont attardés à la vermine du lion ou, pour nous servir d'une autre image, ils n'ont considéré que les pailles et les quelques ordures que charrie le fleuve, et le haut enseignement, la rude leçon de vie qui se dégagent de cette prodigieuse documentation, de tant d'observations et de peintures leur ont complètement échappé. On ne saurait juger un labeur, qui ne comprend pas moins de quarante volumes, d'après quelques

citations, quelques extraits, pas plus qu'on ne saurait apercevoir la hauteur d'un arbre en ne regardant que l'ordure qui est au pied.

Qu'on sache cependant que la lettre *J'accuse*, qui vaut aujourd'hui les honneurs du Panthéon à Emile Zola, n'est pas un simple accident dans la vie de ce grand homme. C'est la conséquence logique de toute une existence consacrée à la recherche passionnée de la vérité ; et nous ne concevons pas qu'on ait prétendu séparer l'acte de l'écrivain. L'un et l'autre ne font qu'un. Celui qui écrivit l'*Assommoir*, *Germinal*, *Lourdes*, *Rome*, *Travail* et tant d'autres livres splendides était aussi digne du Panthéon que l'auteur de *J'accuse*.

Ce qui est immoral, ce ne sont pas quelques gros mots répandus dans vingt-cinq mille pages — Rabelais en contient aussi et de plus nombreux, et Rabelais n'en est pas moins classique — vingt-cinq mille pages qui constituent une œuvre saine par ses tendances générales, exaltant le travail, l'effort sans cesse renouvelé, l'ambition de savoir toujours davantage, la libre expansion de toutes les facultés humaines, exhortant à vivre la vie tout entière et à utiliser jusqu'à sa souffrance. Ce qui est immoral, c'est ce que nous voyons bien souvent autour de nous, ce sont les iniquités sociales, c'est le mérite méconnu, sacrifié à la faveur, c'est parfois le triomphe du vice, de l'erreur ou de la sottise, de tant de préjugés néfastes et stupides ; c'est la misère injuste... Ah ! certes, le mal existe, et tout-puissant; mais il faut le découvrir où il est vraiment, et non dans des œuvres d'art qui prétendent le châtier en le dénonçant.

CHAPITRE II

L'Enfance de Zola

Il est toujours intéressant d'observer l'évolution d'une intelligence, son lent développement et les phases qu'elle a subies avant d'atteindre à sa maturité et à cet âge, plus ou moins avancé selon les individus, où la personnalité morale se trouve définitivement établie. A cet égard, l'enfance d'un grand homme peut faire l'objet d'une curieuse et suggestive étude.

Il est à remarquer que bien peu de ceux qui s'illustrèrent par leur génie ou leurs talents donnèrent, dans leur jeunesse, de grandes espérances et permirent de présager ce qu'ils seraient, un jour. Les familles se trompent généralement sur leurs enfants, et rien d'ailleurs n'est plus difficile à prévoir que la destinée d'une intelligence. Les médiocres, parfois, doués seulement de mémoire et d'assimilation, brillent d'un soudain éclat et s'éteignent comme un feu de paille. Les plus

forts, au contraire, n'arrivent souvent que vers la quarantaine au plein épanouissement de leurs facultés. Les arbustes poussent vite, les chênes croissent en de longues années.

Balzac, enfant, faisait le désespoir des siens ; on s'apitoyait sur la pauvreté de ses moyens. « Assurément, mon pauvre Honoré, lui disait sa mère, on voit bien que tu ne comprends pas ce que tu viens de dire. »

Émile Zola, comme son génial devancier, n'eut du talent qu'assez tard ; son originalité s'éveilla lentement, et il semble qu'elle ait eu beaucoup de peine à se dégager des influences du milieu et de l'éducation première. Il n'eut aucune précocité remarquable ; il échoua même deux fois au baccalauréat et ne se représenta plus. — « Je ne suis rien, écrivait-il, pas même bachelier, et ne serai de rien, pas même de l'Académie. » Il dut, en effet, se contenter d'être Zola tout court, et cela, d'ailleurs, suffit à sa gloire.

On est étonné, quand on lit ses lettres de jeunesse, qu'on vient de publier, du peu de personnalité qu'elles attestent. Est-ce là le futur auteur de l'*Assommoir* et de *Germinal*, le révolutionnaire qui brisera les vieilles formules de l'art? On a peine à le croire, tant, à cet âge, il paraît doux, timide, respectueux des réputations consacrées. On sent qu'il n'est encore qu'un reflet ; ses admirations littéraires ne sont que de la suggestion ; il est même en retard sur son époque, car il n'a guère lu que des auteurs classiques. Sa famille spirituelle, ses vrais maîtres, ceux qui le découvriront à lui-même, il les ignore. Il a horreur des réalités, n'est épris que de chi-

mères et compose de très mauvais vers avec de très beaux sentiments.

Il était né, en plein cœur de Paris, rue Saint-Joseph, le 2 avril 1840, d'un père italien, François Zola, et d'une mère française, Emilie Aubert. C'est, d'ailleurs, par hasard, entre deux voyages de ses parents, que la capitale lui donna le jour. Il avait été conçu à Aix en Provence ; il y vécut son enfance et une partie de sa jeunesse; il était et demeura latin de tempérament, de cœur et d'esprit, avec les fortes qualités de sa race : le bon sens, la clarté, une puissante logique et cette extraordinaire faculté de composition dont témoignent tous ses ouvrages et qu'on dirait innée chez les écrivains latins.

Il avait dans les veines du sang de trois nations : deux grands-parents maternels français, un grand-père paternel italien, une grand'mère paternelle grecque. Le cadre imposé à ce petit livre ne nous permet pas de nous attarder longtemps à ces origines. Aussi bien, l'hérédité, en laquelle Zola croyait et dont il fit le lien un peu artificiel de ses *Rougon-Macquart*, n'est point une loi si fatale. Un fils peut ne ressembler à son père ni physiquement ni moralement. Nous n'entendons pas insinuer que Zola eut à rougir de son père, dont on tenta vilainement de salir la mémoire, afin d'atteindre l'auteur de *J'accuse*, l'apôtre de justice et de vérité. Au contraire, à cause même des accusations dont elle fut l'objet, nous serions tenté de mettre en pleine lumière cette figure de François Zola, le père de notre grand

écrivain, qui, d'après les documents que nous possédons déjà, paraît très intéressante et digne d'une longue étude. Nulle existence ne fut plus aventureuse, plus tourmentée et plus batailleuse que celle-là, mais elle est dominée par la pensée constante de réaliser de grandes choses. C'est vers ce but qu'il tend toute son énergie ; il travaille avec acharnement, se prodigue, multiplie les démarches, les voyages, jamais découragé, en dépit des revers.

Nous le voyons, d'abord, à l'âge de dix-sept ans, en 1813, combattant en qualité d'officier dans le corps du prince Eugène. Après la chute de Napoléon Ier, il quitte l'armée, se fait ingénieur civil, publie en italien plusieurs ouvrages de science; puis s'expatrie pour échapper à la domination autrichienne, parcourt l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, et, après 1830, gagne l'Algérie et sert comme capitaine dans la légion étrangère.

Jusqu'alors, il avait été l'homme ambitieux et actif, mais ballotté par les événements et cherchant sa voie. Il abandonne enfin définitivement la carrière militaire, redevient ingénieur et se fixe à Marseille. Il avait alors quarante ans, l'âge de la pleine maturité, des ambitions réfléchies et viriles. Un grand projet hante son esprit ; il veut donner un nouveau port commerçant, l'ancien ne suffisant plus, à la vieille cité phocéenne. Il entasse d'énormes travaux de préparation, entreprend plusieurs voyages à Paris pour obtenir l'appui des autorités et finit par échouer. Le port fut construit, non aux Catalans, comme il l'avait voulu, mais à la

Joliette. Son idée pourtant était la meilleure, et les Marseillais l'ont reconnu plus tard, trop tard.

L'ingénieur dirigea ailleurs son inlassable activité ; il conçut une nouvelle entreprise qui, cette fois, devait réussir et lui créer des titres à la reconnaissance éternelle d'une ville. Il est, en effet, à Aix en Provence, un boulevard qui porte le nom de François Zola. La ville manquait d'eau. Pour l'y faire venir, il eut l'idée de construire un canal avec barrage. Il avait découvert à trois kilomètres aux environs — nous empruntons ces détails au livre de Paul Alexis : *Emile Zola, notes d'un ami* — une gorge où les pentes voisines amenaient toutes les eaux de pluie. On pouvait barrer la gorge par une digue suffisante pour les retenir, et il devait se former ainsi un petit lac, sorte d'immense citerne qui se remplirait à la saison des averses, et d'où il serait aisé de conduire l'eau jusqu'à Aix, par un canal très court et peu coûteux.

François Zola se consacra tout entier à ce projet, remua ciel et terre pour trouver des capitaux, parvint à fonder une société, puis à s'imposer aux autorités locales comme à l'autorité supérieure. On se doute des obstacles qu'il eut à surmonter ; ils nécessitèrent des années de lutte, d'efforts sans cesse renouvelés, car l'exécution d'une œuvre coûte toujours bien davantage que sa pure conception. Il triompha pourtant, et les travaux du canal venaient enfin d'être commencés, lorsque le malheureux ingénieur fut emporté par une pleurésie. Il n'avait que cinquante-un ans. S'il eût vécu, désormais populaire et riche, que n'eut-il pas

entrepris encore, avec ce besoin de faire grand dont il était tourmenté? « Tels, a dit La Bruyère, peuvent être loués pour ce qu'ils ont fait, et tels pour ce qu'ils auraient fait. »

Il est permis de regretter que Zola, frappé aussi d'une mort soudaine, n'ait pas eu le temps d'écrire sur son père le livre qu'il méditait, pour venger sa mémoire vilipendée. — « Père ! s'écriait-il dans une lettre émouvante qu'il publia, le lendemain du jour où on vint lui dire que son père avait été un voleur, — puisque j'ai la plume, puisque quarante années de travail m'ont donné le pouvoir de parler au monde et d'en être entendu, puisque l'avenir est à moi, va ! père, dors en paix dans la tombe, où ma mère est allée te rejoindre. Dormez en paix côte à côte. Votre fils veille, et il se charge de vos mémoires. Vous serez honorés, parce qu'il aura dit vos actes et vos cœurs... Lorsque la vérité et la justice auront triomphé, lorsque les tortures morales sous lesquelles on s'efforce de me broyer l'âme seront finies, c'est ta noble histoire, père, que je veux conter. Depuis longtemps, j'en avais le projet, les injures me décident. Et sois tranquille, tu sortiras rayonnant de cette boue dont on cherche à te salir, uniquement parce que ton fils s'est levé, au nom de l'humanité outragée. Ils t'ont mis de mon calvaire, ils t'ont grandi. Et, si je découvrais une faute dans ta jeunesse aventureuse, sois tranquille encore, je t'en laverai, en disant combien ta vie fut bonne, généreuse et grande. »

François Zola légua à son fils, mieux qu'une fortune, une invincible ténacité, la vaste conception des projets, l'audace dans l'action.

Il était mort, laissant avec son œuvre inachevée, un enfant en bas âge, une jeune veuve inexpérimentée aux affaires, un vieillard, le grand-père, impotent, une vieille femme, la grand'mère, âgée de soixante-dix ans.

C'est un drame, hélas ! fréquent, presque banal, mais qui n'en est pas moins poignant : le père de famille, subitement enlevé, laissant les siens, des êtres sans défense et désarmés, dans la terrible mêlée sociale, en face d'une situation souvent compliquée, parfois inextricable. On a vécu jusque-là dans l'aisance et l'on s'était imaginé que cela durerait toujours : le père était jeune, en effet, plein de force, de santé et d'espérance ; on ne supposait pas qu'il pouvait tout à coup disparaître. Ces choses arrivent cependant, et c'est, du jour au lendemain, un brusque saut dans l'indigence, quelquefois dans la misère. Les hommes d'affaires, ceux que Henri Becque appelait les *corbeaux*, s'abattent sur ces débris, quand il reste quelque chose encore à glaner, et font table rase.

Ce fut ce qui advint pour la famille de François Zola. Après des procès onéreux mal engagés, définitivement perdus, la ruine s'annonça ; on vendit tout, on loua un tout petit appartement, et les deux femmes, la veuve et la grand'mère, vaillante encore malgré son grand âge, se mirent à l'ouvrage et firent preuve d'une admirable énergie. Elles n'étaient pas seules, d'ailleurs ; elles avaient à leur charge un vieillard, auquel on ne

pouvait plus rien demander, et un bambin de sept ans.

C'était là leur espoir ; il fallait l'élever, l'instruire, en faire un homme. Il était très en retard, ne savait encore pas lire. On décida, car il était encore trop tôt pour le mettre au collège, de lui faire suivre les cours d'un pensionnat.

L'enfant grandit ainsi, jusqu'à l'âge de douze ans, dans une atmosphère tiède et douce, entouré de l'affection de deux femmes qui veillaient constamment sur lui, ne pensaient qu'à lui et s'ingéniaient à lui procurer de petites joies. On le laissait libre de courir dans les champs et même de manquer la pension, quand le cœur ne l'y poussait pas. On voulait avant tout qu'il se portât bien et qu'il fût heureux ; il rattraperait le temps perdu. A quoi bon le contrarier déjà ?

Les deux femmes raisonnaient sagement. Une enfance heureuse laisse toujours dans l'âme comme une réserve de force et de confiance qui permet d'affronter plus tard avec plus de courage la lutte pour la vie et d'endurer ses épreuves ; de même que les gens des pays chauds supportent plus aisément les grands froids, parce qu'ils ont en eux une provision de chaleur. La nature, d'ailleurs, est tout ; l'éducation n'a pas le pouvoir de la transformer, elle ne peut qu'aider au développement des facultés innées. Un garçon bien doué et sain aura vite fait de rejoindre les petits camarades un peu plus avancés. Aussi la mère et la grand'-mère ne s'inquiétaient-elles pas. Le gamin adorait la campagne ; c'était, pour l'instant, sa vocation, une vocation qui devait faire, un jour, de lui, le chantre le

plus magnifique de la nature. A d'autres heures, un vieux professeur, patient et doux, lui apprenait à lire dans les fables de La Fontaine. Le jeune Zola était alors le dernier de sa classe, mais il fit de rapides progrès, parvint à se maintenir dans un rang honorable et obtint même quelques nominations, à la fin de l'année.

A douze ans, le voilà pensionnaire au collège d'Aix. Il y resta cinq ans, et c'est de cette époque que dateraient ses premiers essais littéraires, des vers, de la prose, un grand roman historique, une comédie en trois actes qui avait pour titre : *Enfoncé le pion!* Zola en avait conservé tous les manuscrits. Paul Alexis, son biographe, tenta de les déchiffrer et n'y parvint point. Il n'y perdit sans doute pas grand'chose. L'interne du collège d'Aix n'avait rien d'un petit prodige ; il n'était qu'un assez bon élève, intelligent et suffisamment appliqué. Il est à remarquer que, malgré ses goûts précoces pour la littérature, il préféra les sciences, quand, à la fin de la troisième, il eut à choisir entre celles-ci et les lettres. Sans doute avait-il à la fois l'âme d'un poète et le cerveau d'un savant, et ce furent, en ce moment, les tendances de l'esprit qui l'emportèrent sur celles du cœur.

Zola se plaisait à raconter son enfance, à évoquer ces souvenirs des premières années qui demeurent si vivants au cœur de l'homme, alors que tant d'événements se sont effacés de sa mémoire. Quand on fait un retour vers le passé, il y a toujours, sur la longue route qu'on a parcourue, comme un coin de fraîcheur, un bosquet de verdure où l'imagination aime à se reposer. C'était pour Zola sa libre jeunesse en Provence, ses

excursions dans la campagne d'Aix, avec ses deux amis inséparables, Baille et Cézanne. Il était heureux comme l'on respire, à cet âge où le cœur se gonfle de désirs tumultueux, où l'esprit, les sens et l'imagination sonnent des fanfares éclatantes, où l'on croit à tout, parce que la réalité ne vous a pas encore craché à la face sa dérisoire disproportion avec les chimères idéales... Eut-il alors l'intuition de ce qu'il serait un jour, le pressentiment de sa destinée ? Non, il ne semble pas qu'il ait eu des rêves orgueilleux ; sa jeunesse fut modeste. Même, à quelque temps de là, sentant que la misère menaçait sa famille et pris d'une inquiétude soudaine en face de l'avenir, il songea à apprendre un métier manuel, celui de typographe, sans en éprouver aucune humiliation. Il n'y avait pas, à son avis, pour l'homme, de plus grande noblesse que de gagner son pain.

La famille du futur grand écrivain habitait alors un pauvre logement composé de deux pièces. On parvenait à *joindre les deux bouts* par des prodiges de travail et d'économie. La grand'maman Aubert, si vaillante, était morte. La mère, après avoir vendu son mobilier, dut partir pour Paris, afin de solliciter l'appui des anciens protecteurs de son mari. Zola, alors âgé de dix-sept ans, resta seul au collège d'Aix. Deux mois après, il recevait une lettre de sa mère qui l'appelait auprès d'elle. « Réalise le peu qui nous reste, lui disait-elle. Avec l'argent, tu auras toujours de quoi prendre ton billet de troisième... Viens vite, je t'attends. »

CHAPITRE III

La Lutte pour la Vie

Ne plaignons pas trop les jeunes gens qui entrent dénués dans la vie et ne peuvent compter que sur eux-mêmes. Ce n'est pas toujours un bien pour la jeunesse que d'avoir de l'argent, des protecteurs puissants, un avenir assuré. Beaucoup s'endorment dans ce bien-être et dans cette assurance. On se dit : « J'ai bien le temps. » Et les années s'écoulent, l'intelligence se rouille; on devient un *fruit sec*, une non-valeur sociale. On est le fils de quelqu'un, mais on n'est pas quelqu'un soi-même.

Les autres, au contraire, s'aguerrissent, car la misère est un stimulant, et il est peu de vrais grands hommes qui n'aient été élevés seuls, sans maître, à l'école de la souffrance. Presque tous eurent des débuts extrêmement pénibles et auraient pu dire comme *Figaro* : « Rien que pour vivre, j'ai dépensé plus de génie qu'il n'en

faut pour gouverner toutes les Espagnes. » Qu'est-ce, d'ailleurs, que la pauvreté à cet âge où l'on a tant de force, d'illusions, de confiance, d'enthousiasme?

Avant d'avoir atteint sa vingtième année, Zola se trouva en face de terribles réalités. Jugé *nul* en littérature, il avait échoué au baccalauréat et renoncé à poursuivre ses études. Les moyens, d'ailleurs, lui en manquaient. Il fallait vivre. Sa mère s'était placée dans une pension bourgeoise. Lui-même avait accepté un emploi infime, aux Docks : soixante francs par mois, sans la nourriture, et dix heures de travail par jour! Il n'y demeura que deux mois, et deux années entières suivirent, deux années d'affreuse misère, une existence de hasards, où il souffrit de la faim et du froid, où, chaque soir, se posait ce problème : comment mangerai-je demain? Le mont-de-piété lui avait tout pris, jusqu'à son matelas, jusqu'à une partie de ses vêtements. Pour travailler dans sa mansarde au fort de l'hiver, il était obligé de s'envelopper avec les couvertures de son lit : ce qu'il appelait « faire l'Arabe ». Pendant quelques mois surtout, il ne vécut que de pain sec, et se coucha bien des fois en se fiant au proverbe : « Qui dort dîne. »

C'est durant cette période qu'il écrivait à ses deux amis de Provence, Baille et Cézanne, ces interminables épîtres qui viennent de paraître en volume, sous ce titre : *Lettres de jeunesse*. Et l'on s'étonne, sachant dans quelle situation se trouvait alors Zola, de la sérénité de cœur et d'esprit qu'elles révèlent. Aucune aigreur, aucune amertume, jamais une plainte! Il cache à ses amis sa profonde détresse, ne les entretient que de

littérature et de ses rêves romanesques; il semble qu'il rayonne au-dessus des réalités, dans un monde imaginaire peuplé de chimères idéales et d'êtres selon son cœur. Il oublie qu'il est à jeun et à peine vêtu, qu'il a



Photographie Paul Berger, Paris.

ÉMILE ZOLA A 22 ANS.

faim et qu'il a froid; il s'inquiète bien plus de ses amis que de lui-même, les encourage au travail, leur donne de sages et d'affectueux conseils et tâche de leur faire partager ses admirations littéraires. Parfois, cependant, il s'attendrit au souvenir de sa belle Provence, où la misère n'a pas froid; il le pense du moins, mais il ne

le dit même pas, et, en terminant, il lève son verre, il boit à la santé de ceux qu'il aime !... Et voilà le gaillard qui, à quelques années de là, plaisantera Barbey d'Aurevilly sur ses allures romantiques !

En elles-mêmes, ces lettres ne présentent pas un intérêt très puissant. Zola, nous l'avons dit, ne fut pas un de ces Pic de la Mirandole qui, d'ailleurs, tiennent si rarement leurs promesses. A vingt ans, il n'avait pas encore de génie ; il avait l'âme de son âge, une âme chaude d'enthousiasme, fraîche d'illusions toutes neuves, sujette aussi à des alternatives d'exaltation et de défaillance ; une âme enfin où la personnalité hésitait encore devant les problèmes de la vie et l'inconnu troublant du lendemain. Il ignore le monde, il n'a pas encore été souffleté par la médiocrité triomphante ; ce n'est que plus tard qu'elle lui arrachera de superbes cris de révolte et qu'il osera écrire : « Je n'ai pu faire deux pas dans la vie sans rencontrer trois imbéciles, et c'est pourquoi je suis triste. »

Pour le moment, il est très doux et plein d'aménité. Quand il a deux sous dans la poche, il fume sa pipe, le soir, en regardant Paris du haut de sa cage vitrée, un septième étage. Il a des enthousiasmes faciles et romantiques. Tout cela manque un peu d'accent. Notre grand Zola n'est pas né.

Il se cherchait encore, indécis, aimant la littérature, mais préoccupé avant tout de trouver un emploi, car ce n'est pas l'esprit pratique qui lui manque. Mais que faire de ses dix doigts tachés d'encre ? Il n'en sait rien, se présente partout, prêt à accepter n'importe quelle

besogne, et partout reçoit la même réponse : « Nous n'avons besoin de personne. »

Il y a tout de même dans ces lettres, avec de la santé morale, de la bonté et du bon sens — c'est déjà beaucoup à vingt ans — une verve, une abondance qui font pressentir une riche nature; et cette verve, plus tard, deviendra du lyrisme, et d'elle naîtront des poèmes épiques.

Il semble que la jeunesse de cette époque ait été moins impatiente que celle d'aujourd'hui, moins âpre, moins prétentieuse, plus vraiment jeune, plus capable d'élan, de générosité, de désintéressement. Les lettres de Zola sont suggestives à cet égard... Et puis, voilà un garçon qui aime vraiment ses amis, qui leur parle d'eux-mêmes, s'inquiète de leur nonchalance, les encourage, se dévoue et ne leur demande jamais rien, si ce n'est de longues lettres, car son cœur solitaire est avide d'affection... Et quel beau mépris de l'argent ! Il se soucie bien, lui, de faire un riche mariage !... « Chacun dans son milieu, écrit-il en parlant d'un libertin qui vient d'épouser cent mille francs : l'oiseau dans l'air et le poisson dans l'eau. »

Quant à lui, Zola, il se contente de filer un amour platonique. C'est une fleuriste qui passe sous sa fenêtre, deux fois par jour; elle lève les yeux, ils échangent un regard, même un sourire, et c'est tout. Zola est heureux; c'est sa manière à lui de faire la noce... Du reste, ce fut toujours un chaste, cet homme qu'on accuse d'avoir perverti les générations. Le travail dévora sa vie. Et chaste aussi, quoi qu'on en puisse dire, sa littéra-

ture, en dépit des rudesses, des audaces, des gros mots.

Comme les peuples eux-mêmes, Zola commença par s'exprimer en vers. Les grands poètes naquirent avant les grands prosateurs. Le futur auteur des *Rougon-Macquart*, à vingt ans, composait des sonnets et méditait des poèmes. C'étaient d'assez pauvres vers, inspirés par de très riches sentiments. D'ailleurs, il était sévère pour lui-même. « Je t'envoie ma dernière élucubration, écrit-il à Cézanne. Ne va pas te lécher les lèvres en pensant lire un chef-d'œuvre. Mes alexandrins ne sont guère mieux tournés que la présente prose... Dans un flambeau, parmi les flots de fumée, parfois brillent de radieuses étincelles, et dis-toi que peut-être, un jour, il s'élèvera un bon vent qui chassera la fumée et permettra au flambeau de briller de tout son éclat. »

Il était alors sous l'influence des grands romantiques, de Hugo, de Musset. C'étaient ses dieux ; et voici comment le futur père du Naturalisme parlait alors : « La réalité est triste, la réalité est hideuse ; voilons-la donc sous des fleurs ; n'ayons de commerce avec elle qu'autant que notre humanité l'exige ; mangeons, buvons, satisfaisons tous nos appétits brutaux, mais que l'âme ait sa part, que le rêve embellisse nos heures de loisir. » Son ami Baille lui répond qu'il se perd aux nues, mais Zola n'en persiste pas moins à détourner les yeux du fumier et à ne contempler que les roses.

Mais, à côté de cet idéalisme exaspéré, quelle sage raison, déjà ! Écoutez ces conseils à Cézanne qui, en matière d'art, exagère le désintéressement : « Je ne veux pas que l'on fasse une œuvre en vue de la vendre, mais,

une fois faite, je veux qu'on la vende; puisque le poète n'est pas soutenu par la société, comme le prêtre, par exemple, puisque Hégésippe Moreau et, avant lui, Gilbert, sont morts à l'hôpital, presque de faim, je veux qu'il s'assure du pain par son travail ; ce qui n'a rien que d'honorable. Faites donc votre poème, votre roman en artiste consciencieux, mettez-y deux ans s'il le faut, ne pensez pas à l'argent et que cette pensée ne vienne pas entraver celle de l'art; mais, que diable! quand vous aurez bien travaillé, vendez votre ouvrage et ne commettez pas une folle générosité dont, au reste, on ne vous saurait aucun gré. »

Ces conseils seraient bien oiseux aujourd'hui; les jeunes gens savent se défendre, Dieu merci ! Il semble qu'ils aient le sentiment inné de la lutte pour la vie... Un peu trop, peut-être. Aussi est-ce une vraie joie et comme un bain de fraîcheur où l'on se plonge, en ouvrant ce volume de la première correspondance de Zola.

Cependant, sa pénurie s'aggravait. Paul Alexis en cite deux traits navrants : Un jour, en plein hiver, il sortit pour porter son paletot au mont-de-piété et rentra chez lui en bras de chemise, par un froid de plusieurs degrés au-dessous de zéro. Une autre fois, un M. Boudet, qui s'intéressait à lui, lui glissa une pièce d'or dans la main, en le priant de remettre à domicile ses cartes de jour de l'an.

Il supporta cette misère gaillardement, sans fiel, sans haine, sans amertume. Sans doute avait-il le sentiment

de sa force et l'intuition qu'il vaincrait, un jour. Ceux à qui la destinée réserve des revanches et des retours de fortune en sont avertis, semble-t-il, par une voix secrète et traversent allègrement les périodes les plus sombres. La nature a fait de nous l'instrument de ses grands desseins mystérieux; nous en sommes les collaborateurs inconscients; elle nous donne la force de lutter, tant que la mission pour laquelle nous avons été créés n'est pas terminée. L'homme ne se décourage que lorsqu'il a perdu sa raison d'être et qu'il se sent désormais inutile.

Émile Zola était maintenant fixé sur sa vocation littéraire, à ce point qu'il ne voyait plus pour lui d'existence acceptable, hors de la littérature. Les manuscrits s'entassaient sur sa table. Il avait d'ailleurs abandonné les muses pour prendre le rude outil de la prose, qu'il ne devait plus quitter. Il écrivait alors ses premiers *Contes à Ninon.*

Son labeur était pénible, entravé par des hésitations, des scrupules, tout l'effort du style en gestation. Il lui arrivait de s'attarder tout un jour sur une page. Tous les grands écrivains ont éprouvé ces tourments. Leurs manuscrits attestent la peine qu'ils leur ont coûtée. Ce n'est, en effet, qu'à force de travail, de conscience, de méditation qu'on crée une œuvre d'art, et l'on a eu raison de dire que le temps ne respecte pas ce qui se fait sans lui. Jean-Jacques avoue dans ses *Confessions* qu'il tournait une période pendant des nuits entières dans sa tête, avant qu'elle fût en état d'être mise sur le papier. Gustave Flaubert était content de lui, quand il

avait écrit dix lignes définitives dans sa journée. Émile Zola, grâce à la verve prodigieuse qui caractérise son talent, devait acquérir à la longue plus de facilité ; mais, à cette époque, il en était encore à créer sa langue et à apprendre son art ; il livrait sa première bataille contre les mots et contre la syntaxe. Tel était son héroïsme qu'il se passait parfois de dîner — et son repas se composait généralement de pain sec — pour acheter une bougie de trois sous qui lui assurait toute une nuit de travail. Il lui restait à trouver un éditeur, mais cela lui semblait un rêve plus difficile à réaliser que celui d'épouser une princesse, s'il avait eu cette ambition.

Sur ces entrefaites, une recommandation lui ouvrit les portes de la maison Hachette. Il y entra d'abord comme employé à cent francs par mois, et ses fonctions consistèrent simplement à faire des paquets ; puis montant en grade, il en vint à rédiger des notes de publicité, et ses appointements furent doublés. C'était le salut, qui vient quelquefois de l'extrême péril, à l'heure où tout semblait perdu et du côté où on l'attendait le moins. Il avait maintenant la joie de pouvoir aider un peu sa mère, qui fut et demeura jusqu'à la fin son culte.

Une autre joie, non moins grande, ce fut l'arrivée à Paris de ses deux amis de Provence, Baille et Cézanne. Le premier entrait à l'École Polytechnique ; le second venait faire de la peinture, et les trois inséparables ne parlèrent plus que de monter ensemble à l'assaut de la capitale.

Cependant, il était temps de s'affirmer par une œuvre. Un matin, l'éditeur Lacroix, un des grands

éditeurs de l'époque, vit se présenter devant lui un jeune homme pauvrement vêtu qui portait un gros manuscrit sous le bras.

— Inutile, lui déclara M. Lacroix, sans même lui permettre d'exposer l'objet de sa visite. Je devine... Nous n'éditons pas les jeunes gens, je n'aurais pas le loisir de vous lire. Faites-vous d'abord connaître, puis vous reviendrez nous voir.

Ce jeune homme inconnu, qui se nommait Émile Zola, releva la tête, se campa résolument devant le grand éditeur, et d'une voix ardente, où tremblait une émotion mal contenue :

— Vous ne savez pas ce que vous faites, déclara-t-il, vous ne savez pas ce que je suis, ce que je vaux... Vous l'apprendrez plus tard, et vous regretterez alors de m'avoir repoussé, car c'est une fortune que je vous apporte et que vous refusez en ce moment... Écoutez-moi bien !... Je suis une volonté indomptable, je triompherai de tous les obstacles, je réussirai... Je vous supplie de prendre connaissance de mon travail ! C'est vous, un jour, qui me remercierez, c'est vous qui viendrez me trouver, c'est vous qui me devrez de la reconnaissance !

Tandis qu'il continuait à parler sur ce ton véhément, avec des yeux de feu et en scandant chaque phrase d'un coup de poing sur la table, M. Lacroix le regardait, surpris. C'était la première fois qu'il se trouvait en face d'un tel gaillard et qui osait lui tenir un pareil langage. A la fin, impressionné par cette attitude et cet accent de conviction :

— C'est bien, dit-il, laissez-moi votre manuscrit et repassez dans huit jours. Je l'aurai lu et je vous donnerai ma réponse.

Trois mois après, les *Contes à Ninon* paraissaient en librairie. A quelque temps de là, Émile Zola publia, chez le même éditeur, un second volume : *La Confession de Claude*. Alors, comme aujourd'hui, le livre ne suffisait pas à faire vivre un écrivain, avant qu'il n'eût atteint à la grande notoriété, presque à la gloire. Il lui fallait se dédoubler, consentir à quelque besogne, à côté de son art. Zola, cependant, n'hésita pas à quitter la maison Hachette, préférant encore chercher sa vie dans le journalisme ; et, un grand journal de Lyon, le *Salut public*, lui ayant ouvert ses colonnes, il entra dans la bataille littéraire comme un sanglier, fonçant de tous côtés, démolissant les réputations usurpées, s'attaquant aux plus forts. « La haine est sainte, écrivait-il ; elle est la passion des cœurs nobles et généreux. Si je vaux quelque chose, c'est parce que je suis seul et que je hais ! » Il haïssait, en effet, la sottise, la médiocrité insolente et triomphante, qui prétend barrer la route aux talents vigoureux, à l'originalité créatrice qui s'écarte des sentiers battus. Sa personnalité était définitivement affermie ; il savait maintenant ce qu'il voulait, il apportait en art une formule nouvelle. « Ils pourront cogner sur moi, disait-il, j'ai les os durs, ils s'y briseront les poignets. »

CHAPITRE IV

La Bataille Littéraire

On fait son chemin de différentes manières : assis, c'est-à-dire en rendant des visites ; à plat-ventre, c'est-à-dire en s'insinuant par l'intrigue et par la flatterie ; ou bien debout, par la seule force du travail et des œuvres accumulées. C'est ce dernier moyen qu'avait choisi Zola pour faire sa trouée ; c'était aussi celui qui s'adaptait le plus à son tempérament. Puissant, hardi, aimant la lutte, mais rude et d'un caractère trop personnel pour se plier à cette trompeuse uniformité des convenances mondaines, qui n'est jamais l'image des dispositions du cœur, il dédaigna de fréquenter les salons à la mode, de conquérir des prôneurs. Il ne sentait sa force que lorsqu'il était seul, assis devant sa table de travail. Il rêva de remuer le monde, du fond de sa tour d'ivoire et par la seule puissance de sa plume. Sans souci des inimitiés qu'il se suscitait comme à plaisir, prêt à tout, même à retomber dans la misère, mais plein d'une foi

robuste en lui-même et en la vérité, il allait de l'avant, écrivant, chaque jour et quoi qu'il advînt, ses trois ou quatre pages ; et cela, au bout de six mois, faisait un nouveau volume, dont il ne se préoccupait plus, dès qu'il était imprimé, reportant tout son intérêt et toute son ardeur vers l'œuvre à venir. Qu'importaient les critiques injustes, malveillantes, les incompréhensions des uns, la rage des autres, les outrages et les sottises, les mensonges et les calomnies? Boue aujourd'hui, poussière demain! Est-ce que la raison ne finissait pas toujours par avoir raison? Il ne prenait même pas la peine de répondre aux attaques. C'était, à ses yeux, du temps perdu. L'œuvre seule comptait ; elle seule suffirait à le justifier plus tard, si elle était belle et bonne, s'il y avait mis toute sa probité d'artiste et de penseur.

Déjà, à vingt-cinq ans, au moment où il entre dans la bataille littéraire, décidé à frapper de grands coups et à en recevoir, ce qui le caractérise, c'est une audace de pensée qui ne recule devant rien. Il heurte toutes les opinions reçues, brave tous les préjugés, s'attaque aux plus puissants, dresse insolemment sa petite chapelle devant les vieilles mosquées les plus vénérables, en s'écriant : « Je me moque des siècles passés ! » Il a des haines vivaces, il est vrai, mais à chacune de ses haines correspond un amour passionné. Il met son ardeur à défendre les méconnus, il se bat pour le grand peintre Manet, alors incompris et ridiculisé. Chacun de ses articles soulève un scandale dans le Landerneau littéraire et artistique. Les abonnés des journaux où il écrit protestent et s'indignent. On lui coupe ses feuilletons,

on interrompt ses campagnes, on finit par le remercier, et il s'en va en criant : « J'ai raison... L'avenir vous prouvera que j'avais raison ! »

Oui, il a devant lui l'avenir, trente ou quarante ans de travail qui lui donneront la victoire, et il continue à se battre, en se fiant à cette devise qu'il fait graver sur les murs de son cabinet de travail : *Nulla dies sine linea.*

D'ailleurs, il est peu liant, il ne cherche pas à se rendre sympathique aux camarades, il n'a pas la poignée de main facile ; il ne pénètre dans les salles de rédaction que pour y déposer son article et se retire aussitôt. On le considère comme un ours, un sauvage ; on le raille, dès qu'il a tourné le dos.

A ce sujet, il nous revient à l'esprit une plaisante anecdote que contait le poète Clovis Hugues, qui fut un compagnon de lutte d'Émile Zola, à cette époque, et le témoin de ses débuts dans le journalisme.

« Nous étions bien loin, disait-il, de présager sa formidable carrière. Je le revois, la tête dans les épaules, le front coupé d'une ride, comme dans un souci perpétuel, venir à notre table de rédaction corriger les épreuves de son article. Son attitude de lourde songerie l'avait fait surnommer le ruminant. — « N'importe ! fit, un jour, un de nos camarades, moi, il m'inquiète, il m'impressionne... On dirait toujours qu'il porte le poids d'un monde sur ses épaules. »

Néanmoins, chez Zola, à côté de l'artiste, il y eut l'homme. Heureusement, car, malgré tout son talent et son labeur héroïque, il n'aurait peut-être pas triomphé, s'il n'avait été doué de sens positif, s'il n'avait été un

homme d'action, dans toute la force du mot, c'est-à-dire un homme complet, admirablement organisé pour la lutte, non seulement audacieux, mais avisé, souple au besoin, habile à profiter des circonstances, à retenir l'attention publique, à donner du retentissement à son œuvre. Il ne fit jamais de concessions, mais il sut se défendre, déjouer la conspiration du silence, tenir la critique en haleine. Nul ne s'entendit mieux que lui à lancer un roman. Il n'ignorait pas que le talent réduit à lui-même ne suffit pas toujours, qu'il peut sombrer sous l'indifférence, s'il n'est soutenu par le savoir-faire. « Ce n'est pas une œuvre, c'est un homme qui a du succès », déclarait-il.

Pourtant, il eut longtemps à souffrir d'un injuste silence. Malveillants ou négligents, les critiques ne s'empressaient pas d'accrocher leur lanterne à son chantier de construction. De loin en loin seulement, un article d'éreintement, où sa littérature était qualifiée de *putride*. Ce n'est qu'après quinze ans d'un labeur acharné, sans répit, lorsqu'il avait déjà publié dix volumes et les six premiers romans de la série des *Rougon-Macquart*, que le succès se déclara, formidable, avec l'*Assommoir*, qui fit une véritable révolution dans les lettres.

Jusque-là, ses livres se vendirent peu. Ils atteignaient péniblement la seconde ou troisième édition. Pourquoi ? Il serait assez difficile de l'expliquer. C'est une chose assez mystérieuse que le succès et qui échappe à toute analyse. Il est souvent dû à des causes absolument étrangères à la valeur intrinsèque de l'œuvre. Cent élé-

ments ou circonstances qu'on ne saurait prévoir y concourent. C'est un courant qui passe, un état d'esprit qu'on rencontre, quelquefois un caprice de l'opinion. « Il faut durer et produire, » pensait Zola. Et, calme, intrépide, supérieur au découragement, soumis à une discipline de fer qui le contraignait à s'asseoir, chaque matin, à la même heure, devant sa table de travail, qu'il fût bien ou mal disposé, et à violenter en quelque sorte l'inspiration, quand elle se montrait rebelle, il entassait volume sur volume. « Faites vos trois pages par jour, et continuez ainsi pendant vingt ans, s'il le faut, disait-il à un jeune littérateur ; c'est vous qui serez le plus fort. »

Ceux qui n'ont jamais fait de la littérature ne peuvent se douter de l'effort que ces trois pages par jour représentent, quand on met dans une œuvre toute sa conscience, quand on a le souci de la perfection, quand chaque phrase, chaque mot devient une création. Soutenir cet effort, comme fit Zola, pendant une longue carrière, sans une défaillance, suppose une volonté héroïque. Il avait le pouvoir de s'isoler, au milieu même de la tempête qu'il avait soulevée et tandis que des cris de mort retentissaient sous ses fenêtres. Une fois qu'il s'était assis devant son bureau, rien ne pouvait plus l'en arracher, rien ne pouvait le distraire de la page qu'il méditait.

Spectacle admirable : cette impassibilité n'était due qu'à une énergie surprenante, car cet homme était un nerveux, un être extraordinairement impressionnable, sensible à l'excès et en qui tout retentissait profondément. Une mauvaise nouvelle, la disparition d'un être

cher, une injustice, une trahison, moins encore, un accident quelconque dont il était témoin, dans la rue, le bouleversaient. Une parole maladroite d'un ami lui faisait monter des larmes aux yeux. Un orage provoquait chez lui une crise de nerfs ; quand il était petit, sa mère l'enveloppait de couvertures, dès que le ciel se chargeait de gros nuages noirs. Un jour, la mort d'un petit chien lui causa une commotion si violente qu'il en trembla. Et rien n'était émouvant comme de voir cette énergie suprême se raidir pour dissimuler le trouble qui l'agitait ; il commandait à sa pâleur ; un sourire lui montait aux lèvres, tandis que son âme se déchirait d'angoisse ou de douleur. Il n'était pas de ces héros dont le courage n'est fait que d'inconscience en face du danger ; il était brave, impassible en apparence, à force de raisonnement et par une puissance incroyable de volonté.

Nous pourrions multiplier les exemples de cette énergie souveraine qui se manifestait jusque dans les moindres détails de la vie quotidienne. Il aimait le tabac, il cessa tout à coup de fumer, pour avoir l'esprit plus libre. Il était gros ; pour maigrir, il s'abstint de boire pendant ses repas. Nul homme enfin ne tira un tel parti de lui-même de ces forces et de ces facultés.

Que la nature humaine est complexe, pleine de contradictions ! Ce héros, ce révolutionnaire, capable de tout entreprendre et de tout oser, et qui affrontait les fureurs de la populace, était un timide. De peur de laisser paraître cette timidité souffrante, lorsqu'il se trouvait en présence d'un étranger, de quelque inter-

viewer, par exemple, il parlait tout le temps, sans s'interrompre, mais les yeux baissés ou perdus dans une fixité vague, comme si son regard avait craint de rencontrer celui de son interlocuteur ; et il précipitait son débit, pour étourdir, semblait-il, sa timidité et se délivrer plus tôt d'une corvée. On devinait son impatience et son malaise à la trépidation de sa personne. Enfin, il n'y tenait plus, il s'agitait dans son fauteuil et se soulevait parfois pour montrer qu'il désirait terminer l'entretien et voir se retirer son visiteur.

Avant d'entreprendre les *Rougon-Macquart*, où il allait pouvoir donner toute sa mesure et satisfaire ce besoin de faire grand dont il était tourmenté depuis longtemps, puisqu'à vingt ans déjà, il rêvait d'un vaste poème épique qui eût retracé simplement toute la genèse de l'humanité, Emile Zola avait publié deux romans : *Thérèse Raquin* et *Madeleine Férat*. Il avait fait aussi quelques tentatives infructueuses au théâtre : trois pièces présentées partout et dont aucun directeur n'avait voulu, à cause des grandes audaces qu'elles contenaient pour l'époque et qui depuis furent bien dépassées.

Il est à remarquer qu'à part Victor Hugo, les plus illustres écrivains du siècle dernier échouèrent au théâtre ou ne s'y risquèrent même pas. Ce n'est pas que le théâtre soit un art supérieur; au contraire, il exige surtout de l'expérience et du métier, un certain savoir-faire où les médiocres habiles peuvent exceller. Il condamne l'analyse, supprime la description, ou la rem-

place par le décor et la mise en scène. Il est donc un art de synthèse, et les plus grands esprits contemporains ont été analytiques. Ils se trouvaient plus à l'aise dans le livre ou dans le roman, dont le cadre beaucoup plus large leur permit de déployer toutes leurs virtuosités. Une seule pièce de Zola, qu'il tira de *Thérèse Raquin*, obtint plus tard quelque succès ; mais elle tomba d'une lourde chute, lorsqu'elle fut représentée pour la première fois, en 1873, à la Renaissance. Zola n'en exerça pas moins, par son œuvre même, une influence considérable sur l'art dramatique contemporain. Toute une école naquit de lui ; il fut le père du *Théâtre Libre*.

Il mit huit mois à préparer le plan général des *Rougon-Macquart*, à dresser l'arbre généalogique de la famille. Il partait d'une observation scientifique, l'hérédité, qui devait relier tous ses romans et constituer l'unité de la série. Mais cette unité provient plutôt, à notre avis, de la période historique limitée, celle du second Empire, où il enferma son action.

Comment Zola composait-il ses romans ? Tout un livre a été écrit pour nous l'apprendre. On y voit avec quelle conscience scrupuleuse, méticuleuse et passionnée, il amassait tous les documents qui se rapportaient à son sujet, lisant beaucoup, visitant les lieux, entreprenant même au besoin un voyage, prenant des scènes sur le vif, notant un mot, saisissant un geste ou un trait de caractère, consultant des amis pour obtenir un détail, étudiant les physionomies, cherchant à pénétrer au fond des choses. Pendant des mois, il s'absor-

bait ainsi dans son sujet, s'en imprégnait, faisant abstraction de tout le reste, exerçant à toute minute son don prodigieux d'assimilation. Pour écrire *Germinal*, par exemple, il ne craignit pas de descendre dans une mine et de se mêler quelque temps à la vie des mineurs. Pour la *Bête humaine*, il voyagea sur une locomotive. Pour l'*Argent*, il fréquenta pendant plusieurs semaines le monde de la Bourse. Puis, quand il avait rempli un dossier de notes et d'observations, qui atteignait des proportions énormes, il écrivait son plan, et ce plan n'avait pas moins de quatre ou cinq cents pages.

Incontestablement, il fut, à certains égards, un magnifique romantique ; mais il n'en eut pas moins, pardessus tout, quoi qu'on en puisse dire, le souci de la vérité et la passion du document tangible. C'est même en cela que consiste son originalité véritable, et en cela qu'il fit acte de créateur ; et il eut beau emboucher parfois toutes les trompettes épiques, il ne parvint pas à trahir son génie. Contrairement à l'opinion générale, nous pensons que son œuvre subsistera par ce qu'elle contient de vrai et de vécu. Que restera-t-il de cette production énorme dans un avenir lointain? La postérité, encombrée d'un bagage toujours plus lourd, se verra obligée de déblayer. Elle ne retiendra que les purs chefs-d'œuvre. Le temps emportera comme des feuilles mortes les pages de vaine rhétorique où apparaît l'artifice, le procédé, et qui portent en quelque sorte leur beauté en breloques. Certes, il n'est pas un roman de Zola dont on ne puisse détacher de superbes morceaux, dignes de durer et qui dureront sans doute, mais

son plus beau livre, celui qui demeurera tout entier, autant qu'il y aura des cœurs sensibles à la misère humaine, c'est-à-dire autant qu'il y aura des hommes, est celui où il a mis le moins de romantisme et le plus de vérité, d'observation exacte et d'émotion vivante : l'*Assommoir*. Livre splendide, humain, profond par sa simplicité même ; livre où l'auteur se fait complètement oublier, où l'art n'apparaît presque pas, tant il est parfait.

Il est à craindre, au contraire, que des œuvres de pure littérature, telles que la *Faute de l'Abbé Mouret*, ne résistent pas à l'épreuve du temps. La prodigieuse rhétorique romantique qui vaut encore à ce roman de si chauds partisans, le rendra peut-être illisible pour les générations futures.

De même, ce qui me gâte un peu *Germinal*, c'est le dernier chapitre, le grand coup de trompette romantique qui termine l'épopée. — « On dit que je suis un romantique, a écrit Zola ; eh bien, si c'est vrai, je le déclare bien haut, tant pis pour moi ! » Il pressentit, ce jour-là, que ce qui, de son vivant, aurait fait son succès, serait cause qu'une partie de son œuvre disparaîtrait après lui. Et, à cet égard, rien n'est plus suggestif et ne révèle mieux le fond de sa pensée que les dernières pages de l'*Œuvre*, où il nous fait assister à la fin pitoyable d'un pauvre artiste, noblement doué, mais qui avorte lamentablement, sans cesse entravé par une sorte de mysticisme et de faux idéalisme. C'est Sandoz, c'est-à-dire Zola lui-même qui parle :

« Oui, dit-il, notre génération a trempé jusqu'au.

ventre dans le romantisme, et nous en sommes restés imprégnés quand même, et nous avons eu beau nous débarbouiller, prendre des bains de réalité violente, la tache s'entête, toutes les lessives du monde n'en ôteront pas l'odeur... Notre génération est trop encrassée de lyrisme pour laisser des œuvres saines. Il faudra une génération, deux générations peut-être, avant qu'on peigne et qu'on écrive logiquement, dans la haute et pure simplicité du vrai... Seule, la vérité, la nature, est la base possible, la police nécessaire, en dehors de laquelle la folie commence ; et qu'on ne craigne pas d'aplatir l'œuvre, le tempérament est là, qui emportera toujours le créateur... »

Un peu plus loin, Sandoz reprend — et ce passage est encore à retenir : — « C'était fatal, cet excès d'activité et d'orgueil dans le savoir devait nous rejeter au doute ; ce siècle, qui a fait déjà tant de clarté, devait s'achever sous la menace d'un nouveau flot de ténèbres... Oui, notre malaise vient de là. On a trop promis, on a trop espéré, on a attendu la conquête et l'explication de tout ; et l'impatience gronde. Comment ! on ne marche pas plus vite ? La science ne nous a pas encore donné, en cent ans, la certitude absolue, le bonheur parfait ? Alors, à quoi bon continuer, puisqu'on ne saura jamais tout et que notre pain restera aussi amer ? C'est une faillite du siècle, le pessimisme tord les entrailles, le mysticisme embrume les cervelles ; car nous avons eu beau chasser les fantômes sous les grands coups de lumière de l'analyse, le surnaturel a repris les hostilités, l'esprit des légendes se révolte et veut nous reconquérir,

dans cette halte de fatigue et d'angoisse... Cette convulsion dernière du vieil effarement religieux était à prévoir. Nous ne sommes pas une fin, mais une transition, un commencement d'autre chose... Cela me calme, cela me fait du bien, de croire que nous marchons à la raison et à la solidité de la science... »

Ainsi, déjà en 1886, quand il écrivait l'*Œuvre*, Zola pressentait la réaction qui devait se déclarer contre la littérature d'observation et de vérité ; il en prévoyait le triomphe momentané, il savait que sa gloire subirait une éclipse ; mais il savait aussi que lorsque l'humanité a fait dix pas en avant, elle en fait parfois un en arrière, pour reprendre ensuite son invincible élan vers le progrès ; et c'est pourquoi, il conserva sa sérénité, travaillant pour l'avenir, certain qu'un jour, la postérité lui rendrait pleine et entière justice : « Quelle revanche vous nous préparez, mes petits ! écrivait-il, en 1897, à la jeunesse ; si votre moisson de lis, seule cause des migraines contemporaines, dure quelques années encore, le naturalisme, ce vilain naturalisme que vous avez mis en terre, va repousser dru comme les grands blés, nourrisseurs des hommes. »

CHAPITRE V

Zola enseigne le travail

Le cadre de cette étude ne nous permet pas d'analyser tous les livres de Zola ; mais notre intention étant surtout d'en faire apparaître la portée morale, nous nous arrêterons au dernier roman de la série des *Rougon-Macquart*, *Le Docteur Pascal*, où Zola expose sa conception du travail, qui fut sa règle de vie, son grand consolateur, sa foi suprême. — « Je vous serai éternellement reconnaissant, lui disait Paul Bourget, de m'avoir, le premier, fait connaître le prix du travail. » Nul, en effet, mieux que le grand écrivain ne nous a enseigné, par son propre exemple, les bienfaits de l'action, du labeur quotidien, régulier, soutenu avec méthode et discipline.

A notre époque d'hésitation et de scepticisme, où nous prenons trop souvent l'agitation pour de l'action, l'étude d'une pareille question n'est pas sans intérêt. De toutes parts, la paresse est favorisée; elle l'est

même, semble-t-il, par un régime de liberté auquel beaucoup étaient insuffisamment préparés et qui a livré une foule d'individus à une initiative dont ils ne savent que faire. C'est encore toute une jeunesse plus soucieuse des mots que des choses, de ses impressions que de leur objet, de soi-même que de l'univers; des souffrants, jetés dans une sorte de marasme par la fatigue des mêmes rêveries incessamment ressassées. De cet état d'âme est né, à notre époque, ce mal vague et indéfini auquel on a donné le nom de neurasthénie.

Contre cette lassitude, aggravée le plus souvent de doute et d'inquiétude, contre toute passion morbide, toute souffrance morale, Zola nous déclare qu'il n'est d'autre remède que le travail. Mais il faut s'entendre aussi sur ce mot. Le vrai travail, selon lui, ne consiste pas en des efforts isolés, mais en la continuation de l'effort tendant à un but désiré, mais en la direction méthodique donnée aux facultés, leur interdisant d'errer au hasard, les maintenant, pour ainsi dire, dans une ligne droite. — « La tâche que je me suis imposée, me disait-il un jour, ces trois ou quatre pages que j'écris, chaque matin, sont pour moi comme un appui qui me soutient contre tous les chagrins de la vie, toutes les catastrophes morales. Il est des jours où j'attaque la besogne avec un invincible dégoût. Il faut que je me violente. Si je ne faisais pas cela, si, la matinée passée, je n'avais pas écrit mes trois ou quatre pages, j'éprouverais une défaillance extrême et la moindre contrariété survenant aurait sur moi l'effet d'un malheur, d'un désastre. Et si je demeurais

huit jours sans rien faire, je tomberais malade, le ressort serait brisé, je mourrais peut-être... Lorsqu'un homme a terminé sa tâche, lorsqu'il n'est plus soutenu par son œuvre, il succombe, la nature le frappe comme inutile. »

Il est vrai, quelque chose en nous se casse, dès que nous avons cessé de mériter de vivre. La mort épargne, au contraire, les laborieux. La poursuite d'un but maintient en nous un équilibre, nous donne parfois une extraordinaire force de résistance, et nous voyons des êtres physiquement très délicats, n'ayant qu'un souffle, durer longtemps par ce seul fait qu'ils sont utiles, qu'ils ont leur raison d'être, apôtres d'une idée, lutteurs d'un parti. Jean Hus crachait le sang depuis trois ans, lorsqu'il fut condamné à mort par le concile de Constance, et il fallut les flammes du bûcher pour terrasser ce phtisique.

Les bienfaits du travail sont dus à un phénomène physiologique qui, s'opérant en nous par le développement de certains organes, conserve ou ramène la santé du corps et celle de l'esprit. Le seul salut, pour les âmes inquiètes, est dans l'action. Elle seule régénère, préserve des tourments du doute, du sombre doute qui pèse sur notre destinée. Et alors qu'on aurait constaté la vanité de tous les efforts humains, alors qu'on serait devenu, comme Montaigne, Sainte-Beuve et Renan, un homme absolument impartial, ce que le public appelle, avec une antipathie marquée, un homme sans conviction, il faut quand même se passionner pour une œuvre, acquérir une croyance, se

créer un idéal, et, si l'on souffre, utiliser jusqu'à sa souffrance.

Telle est la doctrine de Zola. Son *Docteur Pascal* élabore tout un système de médication par le travail, une théorie nouvelle de l'équilibre des forces, consistant à établir que tout ce que l'homme reçoit en sensation, il doit le rendre en mouvement; et il imagine la vie normale, pleine et heureuse, dans un fonctionnement de machine bien réglée, s'entretenant elle-même en vigueur et en beauté par le jeu simultané et logique de tous ses organes. Il y voit autant de labeur physique que de labeur intellectuel, autant de sentiment que de raisonnement, sans jamais de surmenage, car le surmenage n'est que le déséquilibre et la maladie. Oui, vivre toute la vie, arriver à la perfection humaine, à la cité future de l'universel bonheur, par le juste emploi de l'être entier, voilà le beau testament que rêve de laisser au monde ce médecin philosophe.

Après avoir fait le tour de toutes les idées, le *Docteur Pascal* en arrive à croire uniquement au travail, devenant la grande loi, le régulateur de l'univers vivant. Tout se résume pour lui dans la foi ardente en la vie. Il faut marcher avec la vie qui marche toujours. Aucune halte n'est à espérer, aucune paix dans l'immobilité de l'ignorance, aucun soulagement dans les retours en arrière. Il faut avoir la modestie de se dire que la seule récompense de l'existence est de l'avoir vécue bravement, en accomplissant la tâche qu'elle impose. Alors, le mal n'est plus qu'un accident encore inexpliqué, l'humanité apparaît, de très haut, comme

un immense mécanisme en fonction, travaillant au perpétuel devenir.

Qu'une telle morale, ainsi présentée, puisse sembler un peu sommaire, nous en convenons, mais nous la verrons se développer, se fortifier par d'autres principes et s'élever, dans les derniers livres de Zola, par lesquels il eut l'ambition de formuler une religion nouvelle, un véritable Evangile moderne.

Alors, supposant son rêve déjà réalisé, il nous fera assister à sa cité future, c'est-à-dire au triomphe du travail sauveur, créateur et régulateur du monde, à la mort du salariat inique, source de misère et de souffrance, base pourrie de l'ancien édifice social, croulant de toutes parts... Des siècles se sont écoulés, l'évolution s'est accomplie au travers de mille crises et de mille tâtonnements. Le nouveau pacte social est établi, fondé uniquement sur le lien du travail nécessaire, accepté par tous, devenu la loi et le culte, le seul maître et le seul guide, d'une noblesse souveraine, ayant racheté l'humanité qui se mourait de mensonge et d'injustice, la rendant enfin à la vigueur, à la joie de vivre, à l'amour et à la beauté... Le travail lui-même est devenu facile et délicieux pour chacun. A peine quelques heures par jour, et d'une besogne de surveillance, tellement les nouvelles machines, puissantes, ingénieuses, ont fini par avoir des pieds et des mains, comme les anciens esclaves. Elles soulèvent des montagnes ; elles marchent, elles obéissent, pareilles à des êtres ignorant la souffrance, s'usant sans fatigue. Grâce à elles, l'homme achève de conquérir la nature,

d'en faire sa dépendance et son paradis ; elles le comblent d'une prodigieuse richesse, d'une abondance toujours croissante des fleurs et des fruits de la terre. Chaque citoyen regorge de tous les biens, vivant en prince de ses quelques heures de travail, lui que la faim étranglait autrefois, après d'abominables corvées de dix heures. L'humanité est délivrée des basses et grossières besognes. Une mentalité se crée de jour en jour supérieure, les grandes intelligences cessent d'être l'exception rare, les producteurs de génie se lèvent en foule... C'est enfin la cité de paix et de fraternité, réglée par le travail, organisée sur le modèle du corps humain.

Sans doute, nous sommes ici en plein rêve. Zola, d'un grand coup d'aile, s'est élancé dans les pures régions de l'idéal. Mais le progrès est infini, et l'histoire nous démontre que l'utopie d'aujourd'hui peut devenir le lieu commun de demain.

Il paraît en tout cas certain, comme l'a dit Renan, qu'il y a avantage à passer sur notre planète le plus tard possible.

CHAPITRE VI

Médan

Médan est un petit village de Seine-et-Oise, entre Poissy et Triel. Zola y possédait une propriété où il passait le printemps et l'été. C'est devenu un lieu de pèlerinage où, chaque année, à la fin de septembre, les amis et les admirateurs du Maître disparu viennent célébrer l'anniversaire de sa mort.

Médan ! Que de souvenirs réveille ce nom, et qu'elle serait longue à vous conter, l'histoire de ce château démocratique qui s'était élevé lentement, en plusieurs années, pierre par pierre, comme l'édifice même des *Rougon-Macquart* !

Ce n'était, à l'origine, à l'heure difficile où la fortune de l'écrivain hésitait encore, après les trois ou quatre premiers romans de la série, qu'une humble bâtisse de pauvre apparence, isolée dans les champs, et dont ce grand travailleur rêvait de faire une paisible retraite d'été, un coin frais de vraie campagne, à l'abri des

importuns, loin des rumeurs passionnées de la formidable bataille littéraire où il se trouvait engagé, hospitalière seulement aux amis.

Le paysage, au bord de la Seine, est agréable, avec ses larges horizons, ses vertes prairies et les deux cents trains par jour qui jettent dans cette solitude vivante leurs souffles et leurs sifflets de hâte. C'est le site le plus frais, le plus gracieux et le plus pittoresque du riche département de Seine-et-Oise. Aujourd'hui encore, on s'y croirait à cent lieues de Paris.

A mesure que s'affirmait le succès des *Rougon-Macquart*, l'ambition, l'orgueil du propriétaire grandissaient aussi. Le petit jardin devint une propriété, l'humble bâtisse prit des airs de château... Oh ! non pas d'un de ces châteaux savamment symétriques, imposants et glacés, où suinte l'ennui, dont le luxe insolent et criard insulte aux chaumières environnantes, mais un château discret, aimable et souriant, une demeure d'artiste, en harmonie avec le paysage modéré, le joli panorama qui s'étend jusqu'aux lointaines collines.

Zola aimait les bêtes, les meilleurs amis de l'homme, ceux qui ne trahissent jamais, et il en avait peuplé sa glorieuse solitude : des vaches, des chevaux, des singes, des dindes, des canards, des oies et des poules, toutes les variétés de poules ; des familles, des générations d'animaux domestiques vivaient là en bonne intelligence, sous le regard pensif et attendri du Maître... Peut-être voyait-il là comme une réalisation de son idéal lointain de fraternité universelle. J'ai souvenance surtout d'un vieux chien cagneux, boiteux, couvert de

plaies, accablé d'infirmités ; il était l'objet d'une sollicitude particulière, et ses bons yeux tristes et doux avaient une expression émouvante de gratitude infinie.

La maison était accueillante. Tout ce que Paris, pendant vingt-cinq ans, compta d'illustrations dans les lettres et les arts, a passé par Médan. C'est là qu'un jour, il y a bien longtemps, un jeune homme encore ignoré du public et dont nul ne prévoyait la gloire future, car il était modeste, timide et silencieux, donnait lecture d'une nouvelle qu'il venait d'écrire et qui avait pour titre : *Boule-de-Suif*. Il y avait là Huysmans, Hennique, Céard, Paul Alexis, toute la petite bande des *Soirées de Médan*, les amis littéraires de la première heure ! Ils écoutèrent, surpris ; et, quand la lecture fut achevée, tous se levèrent pour saluer en Guy de Maupassant le grand Maître qu'un chef-d'œuvre leur avait tout à coup révélé.

C'est donc là que naquirent les fameuses *Soirées de Médan*, où, sous l'égide d'Émile Zola devenu chef d'école, les cinq écrivains que nous avons cités se groupèrent pour affirmer dans une collaboration leur foi en l'art nouveau, qu'on appelait *Naturalisme*. Chacun y apportait un tempérament différent et très personnel. Car le *Naturalisme* était large ; il n'entendait pas être autre chose que la recherche de la vérité, l'effort tenace de l'écrivain vers la sincérité. Depuis, il fut galvaudé par des industriels qui l'exploitèrent, quand il était en pleine vogue. Et c'est de ceux-là seuls que certains voudraient se souvenir pour le condamner, l'accuser de bassesse et de pornographie, oubliant d'ailleurs les

chefs-d'œuvre qu'il a produits. Mais, pour le disqualifier, il ne suffit point que quelques-uns se soient complu exclusivement dans la peinture de réalités répugnantes, d'individus mus par les seuls instincts et les plus vils, négligeant, dans un parti pris de pessimisme et d'ordure, les facultés supérieures de l'être pensant, les sentiments généreux de la nature humaine. Ce naturalisme-là se ment à lui-même, qui ne montre qu'une vérité à la fois partielle et superficielle. Il y a la vérité profonde, complexe et qui, pour être découverte, exige les plus grandes qualités de l'esprit : le don d'analyse, l'intuition, l'imagination même qui peut trouver tout son emploi à évoquer le réel.

Quel cabinet de travail que celui de Médan ! Neuf mètres de profondeur sur dix de largeur ; une cheminée énorme où un arbre eût rôti un mouton entier ; une large baie vitrée dominant le vaste et somptueux panorama jusqu'aux collines bleues étagées de jolis villages où l'on eût rêvé de vivre. Et, tout près, la Seine où glissaient les bateaux de plaisance, les lents remorqueurs traînant avec des halètements pénibles une succession de péniches.

En face, le *Paradou*, une petite île où Zola avait fait construire un chalet que l'on apercevait à peine au milieu des arbres, de la libre végétation. On n'allait plus au *Paradou*, et la vieille barque, baptisée *Nana*, qui y conduisait jadis, avait la tristesse des choses abandonnées.

Faut-il maintenant vous décrire la maison entière, le verger, le potager, toute la propriété ?... Cela m'entraî-



La Maison de Médan.

nerait trop loin. Les pièces, la salle de billard surtout, où tant de fois j'ai causé de littérature avec ce brave homme de grand homme, avait des dimensions immenses. Et c'était un véritable musée que Médan, comme l'hôtel qu'il habitait à Paris, rue de Bruxelles. C'était même mon étonnement que cet amas de bibelots, de vieilles faïences, d'antiquailleries, voire de bondieuseries, chez ce poète de la réalité, ce peintre épris des grands spectacles modernes, des gares, des halles, des puissantes constructions, et qui avait mis son génie à en découvrir la beauté, la splendeur méconnue. Il me semblait qu'il y avait là une contradiction. D'ailleurs, parmi ces bibelots se trouvaient de véritables objets d'art très curieux.

Mais quelle prodigieuse activité fut celle de cet homme ! Comment trouva-t-il le temps, tout en bâtissant son œuvre géante et au milieu des mille servitudes de la vie parisienne, de créer une propriété et d'être un bibelotier ?

Ce m'était une joie d'aller à Médan... On s'arrêtait à la gare de Villennes, une ou deux stations après Poissy. Il y avait de là, pour se rendre chez Zola, environ deux kilomètres, sur une route sans poussière qui traversait d'abord un grand parc, puis qui serpentait à travers champs. Je préférais un autre chemin, un peu plus long, un sentier qui longe la Seine, si jolie, si vivante en cet endroit... Quelle mélancolie laissent les souvenirs chers, les choses qui commencent à s'effacer dans le crépuscule grave du passé !

Dans un siècle, quand nous serons tous couchés,

comme le bon Maître; quand le temps, ce souverain juge, aura fait son œuvre, des hommes qui ne sont pas nés encore iront voir les ruines de Médan, de cette maison dont les vitres, en l'an 1898, au fort d'une tourmente, qui leur paraîtra peut-être inexplicable, furent brisées à coups de pierres par les paysans des environs... Ils iront, pénétrés de respect, comme on va, de nos jours, visiter Combourg, où vécut Chateaubriand, les Charmettes, où s'écoula l'enfance exaltée et rêveuse de Jean-Jacques, Ferney, d'où régna spirituellement sur l'Europe la triomphante vieillesse de Voltaire. Une émotion toute de poésie et de reconnaissance leur viendra de cette petite ruine perdue dans la campagne, et ils vénéreront le grand citoyen qui, selon la juste expression d'Anatole France, fut un moment de la conscience humaine.

CHAPITRE VII

La morale de Zola

On demandait à Zola : Après les *Rougon-Macquart*, que ferez-vous ? — « Je ne sais, répondait-il : peut-être du théâtre, peut-être des contes d'enfant, peut-être rien du tout. » Mais ce sont là des serments d'ivrogne. Qui a travaillé travaillera toujours. Le génie ne se repose ni ne s'arrête jamais. Avant même d'avoir enterré le dernier des *Rougon-Macquart*, Zola méditait une nouvelle série : *Les Trois Villes : Lourdes*, *Rome*, *Paris.* Et, cette seconde série terminée, il entreprenait d'écrire ses *Quatre Evangiles : Fécondité*, *Travail*, *Vérité*, *Justice.*

Il voulut donner à son œuvre une conclusion philosophique et morale, il conçut le projet de fonder une religion moderne, qui ferait à la terre une part plus large, s'accommoderait des conquêtes de la science, et qui ne serait pas un appétit de la mort.

Il pensa que l'Évangile de Jésus était un code social dont la sagesse humaine ne pouvait retenir que quelques

préceptes. Il rêva d'une morale nouvelle, en harmonie avec les aspirations, les tendances de l'âme contemporaine ; et cette morale ne devait pas être celle qui préconisa le désintéressement de ce monde, l'abnégation, l'insouciance du lendemain, l'inaction, la réalité exclusive de la chimère et de l'illusion, mettant toute la raison de cette vie dans l'espérance d'une vie meilleure, considérant notre passage ici-bas comme une épreuve, un châtiment, une transition douloureuse, un cauchemar dont on ne se réveillerait qu'à la mort.

Zola prétendit, au contraire, nous persuader que la vie était bonne et qu'elle valait d'être vécue. Il nous dit que le seul bonheur de l'homme est dans le déploiement de son énergie, dans la libre expansion de ses forces, de son tempérament et de ses facultés créatrices. Ennemi des dogmes, condamnant l'insouciance et la paresse, il nous exhorte à la lutte féconde, car notre royaume est de ce monde, et renoncer aux biens d'ici-bas pour en laisser jouir les habiles, souffrir inutilement dans l'attente d'une félicité éternelle dans l'au-delà, quelle duperie, à ses yeux !

Le simple exposé de la morale de Zola répondra au reproche qui lui fut fait d'avoir méconnu l'idéal des hommes ou de l'avoir détruit pour ne laisser que des ruines.

C'est ici, en réalité, l'éternel débat entre l'antique foi religieuse et la pensée libre.

Devant les progrès et les audaces de celle-ci, un grand cri de protestation s'est élevé en ces dernières années, du fond des consciences troublées.

« Insensés, disent-ils, qui promettez aux êtres le bonheur dans la vérité tangible ! La science n'a-t-elle pas déjà démontré son insuffisance ? Loin de nous donner la sérénité, elle a aggravé nos incertitudes et nos angoisses. Quelles consolations nous a-t-elle jamais offertes ? Que savons-nous, d'où venons-nous, où allons-nous ? Ici l'absurde, et là l'inexplicable. Comme par le passé, comme aux temps les plus reculés de l'ignorance, de la naïveté primitive, devant nous se dressent l'inquiétude et l'épouvante de l'immense inconnu dont nous sommes enveloppés ; les mêmes terribles problèmes demeurent, humiliant par leur complexité la raison impuissante, l'atome révolté. L'intelligence humaine a des bornes infranchissables, et les secrets que nous cache la nature sont autant de maux dont elle a voulu nous garantir. Dieu fit le monde et, le voyant si laid, il lui donna l'illusion. Laissez-la-nous pour soutenir l'éternelle douleur de l'existence et l'épouvante de la mort. Les roses de notre esprit naissent du fumier de la vie. Nous adorons sous le nom d'idéal ce que vous blasphémez sous le nom de mensonge. Comme a dit Sophocle, ignorer, c'est être heureux. Ne violons point la seule condition du bonheur qui veut que l'esprit soit dupe du cœur. Arracher de ce monde les croyances religieuses, la foi en l'immortalité de l'âme, serait l'ébranler jusqu'aux fondements. Et ce serait aussi le déchaînement de tous les égoïsmes, de tous les appétits, de tous les vices. Voyez, partout où la religion disparaît, s'abaisse la moralité de l'individu... »

Cette grande plainte, Zola l'entendit. Il s'en fit l'écho

dans les dernières pages de *Lourdes*, où son abbé Pierre Froment, sentant que la foi est désormais morte en lui, tuée par la raison, se demande cependant, ému d'une profonde pitié fraternelle, si la vérité n'est pas trop brutale, trop cruelle pour que la faible humanité puisse l'accepter sans désespérer. Un moment, il s'attendrit, il hésite, et le problème se pose ainsi devant lui : Le monde peut-il se passer d'illusion? Quelle ressource, quelle consolation restera-t-il aux hommes, délivrés des anciennes croyances, des pieux mensonges, contre les rigueurs et les injustices du sort ? Et il y a là des pages admirables, où Zola, comprenant l'héroïsme qu'il faut pour endurer la douleur de vivre sans l'espoir d'un au-delà où le juste recevra sa récompense, envisage la nécessité d'un idéal nouveau, d'une religion nouvelle, affranchissant l'humanité de ses erreurs, mais lui donnant la force de vivre en face de la vérité, un intérêt supérieur, fait du désir de savoir sans cesse davantage et des joies promises à l'intelligence satisfaite.

Mais si un tel idéal peut contenter les natures fortes, il ne suffit pas encore à la grande masse. Et il s'agit alors de l'éduquer, de lui refaire une âme, de préparer un état nouveau de l'humanité, en détruisant d'abord le pessimisme que nous légua le catholicisme. Et voilà pourquoi toute l'œuvre de Zola, souverainement logique, est un hymne magnifique à la vie.

Supposons un jeune homme inexpérimenté et d'ailleurs intelligent à qui l'on donnerait à lire les livres de Zola. Quelle idée se ferait-il, après cette lecture, du

monde réel? Comment l'humanité lui apparaîtrait-elle, quelle opinion aurait-il de la société?

Nous croyons que ce jeune homme ne serait pas un pessimiste, que l'existence, malgré ses abominations, lui semblerait assez belle et qu'il ne regretterait pas d'être né. La terrible leçon de vie qu'il aurait reçue ne lui nuirait point, et sans doute serait-il pénétré des mêmes sentiments qui rassérènent Clotilde, à la fin du *Docteur Pascal*. Oui, cette lecture exercerait sur lui une influence meilleure que tant d'autres livres recommandés aux écoliers et qui leur faussent si bien la notion des choses que c'est, le plus souvent, un déchirement de tout leur être, au premier contact des réalités.

L'œuvre de Zola apparaît ainsi très saine, pourvu qu'on veuille bien ne point se fâcher contre les mots. A mesure que le grand écrivain avançait dans sa carrière, il se composait un univers plus large et plus complexe, consentait à une acceptation plus attendrie de la vie, voyait une humanité plus grande et meilleure. Abandonnant de plus en plus les cas particuliers, il s'intéressait davantage aux masses, aux souffrances générales. Il s'efforçait enfin à saisir l'âme moderne et terminait son œuvre dans une vaste synthèse.

Zola, si l'on veut bien y réfléchir, est un optimiste à la façon de Leibniz. Sa conviction fut qu'on ne saurait concevoir un monde à l'abri des calamités. Pour que le bien puisse être ici-bas, il faut que le mal y soit aussi. Les pires catastrophes, la guerre même, ont leur utilité. Supprimer la souffrance, c'est supprimer la joie. Nous

ne pourrions être heureux, si nous étions préservés absolument du malheur. La nature a fait preuve de sagesse en établissant cet équilibre, et la vie, malgré tout, semble bonne à la grande majorité des hommes.

Il affirma aussi sa foi invincible dans les progrès de la science, à laquelle, disait-il, il convient de faire un long crédit. Sans doute, elle ne découvrirait pas tout, mais elle finirait par donner à l'homme une puissance telle que tout ou presque tout dépendrait de sa volonté. Et, en attendant — parole profonde qu'il faut retenir — que l'inconnu, déclarait-il, reste l'inconnu et ne devienne pas de l'erreur.

Tandis que l'esprit réactionnaire, dans sa haine du progrès, affectait de mépriser tout ce qui est nouveau, réservant son admiration pour les seules vieilleries, Zola tourna ses regards vers l'avenir où rayonne toujours une espérance ; il refusa de se complaire dans la contemplation des ruines, de se laisser engourdir l'âme par la mélancolie débilitante qui s'exhale des choses disparues.

On peut dire qu'il fut un grand moraliste, qui affermit définitivement la seule morale qui convienne à notre époque, à nos conditions sociales. Moins mystique que celle de l'Évangile, qui nous exhorte à renoncer à tous les biens terrestres pour nous réfugier dans un idéalisme supérieur, elle est plus héroïque, car il est plus héroïque d'accepter cette vie tout entière. Et c'est ce que nous conseille Zola. Voilà le fondement de sa morale. N'ayons pas peur de la vie. — « Ah ! la peur de la vie, s'écrie-t-il, la peur des charges et des devoirs,

des ennuis et des catastrophes! La peur de la vie, qui fait, dans l'épouvante où l'on est de ses douleurs, que l'on refuse ses joies! Cette lâcheté me soulève, je ne puis la pardonner. Il faut vivre, vivre tout entier, vivre toute la vie, et plutôt la souffrance, la souffrance seule que le renoncement à ce qu'on a de vivant et d'humain en soi. »

Aussi bien, ajoute-t-il, le bonheur n'est pas dans le mensonge et l'ignorance; il est hors de l'illusion, du rêve creux qui amollit et désespère; il est dans la vérité, l'effort sans cesse renouvelé, le désir de savoir encore et toujours davantage, dans le plein épanouissement de notre intelligence et de toutes nos facultés, dans l'acceptation courageuse de la vie, qui mérite d'être vécue pour elle-même et qu'on ne se lasse pas de croire bonne. Il est dans la satisfaction du devoir accompli, dans l'équilibre des forces et le juste emploi de l'être entier; dans le travail, bienfaiteur suprême, qui donne la santé, qui règle et pacifie l'univers. Et il suffit enfin à l'honnête homme de passer en faisant son œuvre.

Il eût imaginé le père tout-puissant venant dire aux hommes : « Mon fils vous a trompés... Mon fils vous a dit : « Pardonnez, résignez-vous, faites abnégation de tout, priez pour ceux qui vous persécutent. » Je vous dis, au contraire : Malheur aux pauvres d'esprit et à tous ceux qui sont désarmés! Car rien ne leur sera rendu. Luttez, défendez-vous, cuirassez-vous contre l'adversité. La vie ne pardonne pas aux naïfs, le faible succombe toujours et il n'y a point pour lui de récom-

pense dans un monde futur... Levez-vous, prenez votre juste part, ne vous laissez pas spolier. Aussi bien la grandeur de l'homme est dans la bataille, non dans la soumission. Ta récompense est sur la terre, non dans le ciel, chimère de ton imagination. Et, si tu désertes la vie, c'est elle-même qui te châtiera. Ne m'importune plus de tes invocations. Je t'ai donné une intelligence et des forces pour t'en servir; fais de ton mieux et sache que ma justice n'interviendra jamais. »

Oui, pour Zola, cette religion de la souffrance humaine, ce rachat par la souffrance, est encore un leurre, une aggravation continue de la douleur et de la misère. Il est lâche et dangereux de laisser vivre la superstition. La tolérer, l'accepter, c'est recommencer éternellement les siècles mauvais. Les tares dévotes que l'hérédité lègue font des générations humiliées et craintives, des peuples dégénérés et dociles, toute une proie aisée aux puissants de ce monde. On exploite les peuples, on les vole, on les mange, quand ils ont mis l'effort de leur volonté dans la seule conquête de l'autre vie. A quoi bon vouloir, à quoi bon agir, lorsqu'on s'en remet totalement au caprice d'une toute-puissance inconnue?... Non, non! il ne saurait y avoir sainement un idéal, en dehors de la victoire lente de la raison, au travers des misères du corps et de l'intelligence. La souffrance humaine elle-même, la souffrance sacrée des pauvres ne doit pas être un obstacle, une nécessité d'ignorance et de folie. La raison avant tout, il n'y a de salut que dans la raison.

CHAPITRE VIII

Les Trois Évangiles

Il faudrait de longues et nombreuses pages d'analyse pour faire ressortir tout ce que les trois évangiles de Zola, — car le quatrième : *Justice*, ne fut pas écrit, — contiennent de vérités, de beauté, de passion généreuse, tous les hauts problèmes sociaux qu'ils agitent, l'admirable et sereine bravoure de ces livres qui sont le testament moral du Maître et qui resteront le bréviaire des républicains.

On a dit que les dernières œuvres de Zola n'égalaient pas les autres, celles de la pleine maturité, les chefs-d'œuvre universellement reconnus des *Rougon-Macquart*. Nous ne partageons pas cette opinion. Certes, si l'on se place au point de vue exclusif de l'art pur, d'un art un peu restreint qui considère avant tout la perfection de la forme, l'harmonie de la composition, peut-être aurions-nous tort. Mais les derniers livres de Zola sont moins des romans, des joyaux d'art, splendidement

ciselés, que des œuvres de penseur, de moraliste, de fortes et profondes études sociales, remuant une multitude d'idées, de doctrines, formulant des hypothèses, proposant des solutions. Les vastes conceptions de l'apôtre que fut Émile Zola à la fin de sa carrière, de l'évangéliste qui rêva avec une sublime ambition de laisser au monde une religion nouvelle, fondée sur le travail, la vérité, la justice et la raison, délivrée des dogmes surannés, font éclater les cadres du roman. Zola ne peut s'attarder au souci minutieux de l'écriture artiste, à la ciselure de la phrase. Il avait la préoccupation première, absorbante, d'exprimer tout ce qu'il avait à dire, d'être complet, d'épuiser son sujet. Et il laissa couler le grand fleuve majestueux et bienfaisant de sa verve puissante, négligeant d'effacer les répétitions, les voulant plutôt, afin d'enfoncer davantage sa pensée dans le cerveau du lecteur. Et qu'importent les petites pailles que charrie le fleuve, si le fleuve est clair, large et profond !

En résumé, les dernières œuvres de Zola et surtout *Vérité*, le plus beau des trois évangiles, le plus audacieux aussi, nous révèlent un écrivain, un homme, plus complet, plus fort et plus grand que l'historiographe des *Rougon-Macquart*, un esprit plus haut, une âme plus généreuse et plus belle. Zola, par ses autres livres, avait suffisamment prouvé qu'il était le plus prodigieux artiste, le plus magnifique peintre moderne, traçant d'immenses et splendides fresques. Par ses dernières créations, il a démontré qu'il était aussi un grand penseur social et un grand citoyen. Il voulut que ses œuvres

fussent aussi des actes. Voilà pourquoi les *Trois Évangiles* ne me semblent pas inférieurs aux plus somptueux poèmes lyriques des *Rougon*. C'est du moins autre chose, cela ne se compare pas au reste.

Quelle robuste raison, quel jugement droit et sûr ! Ici, point de paradoxe brillant. Peu importe à cet apôtre que les vérités qu'il affirme aient été déjà dites cent fois, si elles ne sont pas encore reconnues de tous. Il éprouve le besoin de les redire, de frapper sur le clou jusqu'à ce qu'il soit enfoncé. D'où les longueurs, les répétitions voulues, nécessaires. Son œuvre, il ne faut pas l'oublier, ne s'adresse pas qu'à une petite élite intellectuelle déjà convaincue, mais au peuple, à la grande masse des petits, des humbles, des ignorants qu'il veut instruire, convaincre, et pour lesquels les vérités ressassées, qu'il développe d'ailleurs dans une forme définitive, sont encore neuves. C'est une œuvre de propagande que plus que personne il était autorisé à entreprendre, quarante ans de glorieux labeur, une réputation universelle, unique dans les lettres françaises, lui ayant donné le pouvoir de parler au monde entier et de s'en faire écouter.

D'ailleurs, est-elle si banale vraiment, cette vérité que l'instruction est un bienfait social ? N'entendons-nous pas tous les jours soutenir le contraire, prétendre qu'elle serait plutôt un mal, parce qu'elle dépeuple les campagnes en mettant une ambition au cœur des humbles qu'elle pousse ainsi vers les grandes villes où ils trouvent la misère ; parce qu'elle crée des dévoyés, des déclassés, des ratés, des aigris ; parce qu'elle encombre

les carrières libérales et aggrave ainsi l'âpreté du conflit vital? N'a-t-on même pas été souvent jusqu'à oser cet étrange paradoxe que l'instruction obligatoire et gratuite avait augmenté le nombre des crimes! Et vous les entendez, tous ces saints apôtres : « Laissez donc les paysans à leur champ, à leurs croyances, à leurs vieilles habitudes de voir et de sentir; n'en faites pas des envieux, des révoltés rêvant de devenir à leur tour des messieurs et des bourgeois. »

Ainsi parlent ceux qui veulent perpétuer la race des exploités et des esclaves, pour être seuls à jouir, pour n'avoir pas à redouter une concurrence supérieure en force, en intelligence et en énergie.

« Non! s'écria Zola, c'est un mensonge; l'instruction ne saurait être néfaste à un peuple; elle en prépare au contraire l'affranchissement, elle le rend meilleur, capable de vérité et de justice. Et tous les crimes collectifs qui souillent l'histoire des nations ont été surtout les crimes de l'ignorance et de la superstition. Pauvreté, saleté, iniquité, mensonge, tyrannie, la femme exploitée et méprisée, l'homme hébété et dompté, tous les maux physiques et moraux sont les fruits de cette ignorance voulue, érigée en système de politique gouvernementale et de police divine. La connaissance seule doit tuer les dogmes menteurs, disperser ceux qui en vivent, être la source des grandes richesses, aussi bien des moissons débordantes de la terre que de la floraison générale des esprits. Et tous aussi ont droit à la vérité, aux joies de l'intelligence. »

Zola, dans ses trois évangiles, est toujours le grand

poète qu'il n'a jamais cessé d'être. Il devance les temps, il suppose créée déjà la cité heureuse de l'avenir, et il en trace le tableau lyrique. Dans la dernière partie de *Vérité*, les progrès que nous poursuivons, les réformes souhaitées sont accomplis ; le rêve, l'utopie, l'idéal sont devenus réalités. Notre époque s'efface dans la nuit du passé, les lointains de l'Histoire; et l'humanité nouvelle, affranchie des vieilles erreurs, la cité de paix. de justice et de fraternité en arrive à ne plus même concevoir les aberrations d'autrefois. Les prêtres ont perdu leur empire, les églises sont désertes, le despotisme des religions ne pèse plus sur les consciences. Les vieillards qui connurent les Temps maudits de fanatisme et d'errements criminels s'étonnent maintenant et s'excusent, devant leurs fils, les générations nouvelles, des iniquités passées, tant il semble simple, facile d'être juste, honnête et bon. Et, pour en venir là, il a suffi de vouloir et d'oser. Ce qu'on considérait jadis comme des utopies, des songes irréalisables, l'idéal intangible, apparaît maintenant logique, naturel aux hommes délivrés, rendus à la raison ; et vaines étaient les craintes de désorienter les âmes en bouleversant le vieux monde. Les peuples, comme toujours, se sont inclinés devant les faits accomplis, le règne de la raison, et s'en trouvent plus heureux, plus sains et plus vaillants.

Chez Zola, l'homme et le philosophe n'ont jamais fait qu'un. C'est ce même idéal, qu'il nous propose, qui l'a soutenu pendant quarante années de lutte. Fécond, il le fut par l'abondance de ses écrits ; travailleur, avec une

invincible foi dans l'effort; juste et vrai jusqu'à l'héroïsme.

Dans le premier de ses évangiles, *Fécondité*, si Zola est d'accord avec ce précepte « croissez et multipliez », il ne l'est point avec le catholicisme qui honore la stérilité et fait une vertu de la Virginité. Bien au contraire, il poétise et glorifie la maternité. Créer, c'est la loi de la nature; et c'est au sens le plus large qu'il faut concevoir la fécondité ; enfanter signifie aussi bien faire des livres, quand on est écrivain, du blé, quand on est cultivateur, produire enfin toujours et sans cesse.

Cependant, que d'objections peut soulever un tel livre ! Il arrivait à une heure où l'on discutait beaucoup sur la dépopulation de la France. Mais le problème posé par Malthus vaudrait aussi une large discussion. Il est certain que le tassement est excessif en Europe, que la lutte vitale et la concurrence y deviennent chaque jour plus âpres. Et nous observons que ce sont les classes pauvres qui ont le plus d'enfants. Les riches sont prudents. Le fils unique, dans la haute bourgeoisie, a remplacé le fils aîné de l'ancienne noblesse, pour perpétuer la fortune. Faut-il voir là une des principales causes de la crise sociale et de la misère ?

Rien, évidemment, n'interdit au malheureux, à l'ouvrier, dont le salaire suffit à peine à l'existence d'un seul, de créer une nombreuse progéniture. Mais doit-on approuver ces imprudents ? Ne conviendrait-il pas plutôt de leur montrer la lourde responsabilité humaine et sociale qu'ils assument ?

Chacun a le droit de procréer, même les tubercu-

leux, les alcooliques et les pires dégénérés. Eh bien! à ceux-là aussi, à ceux-là surtout, ne devrait-on pas dire qu'ils sont inconsciemment coupables, en léguant leurs tares aux générations futures. L'essentiel est non pas que les hommes soient nombreux, mais qu'ils soient moins malheureux.

Notre amour-propre national ne saurait être blessé de ce que nous procréons moins que nos voisins, car, c'est un fait : plus une espèce est inférieure, plus elle se multiplie. L'état stationnaire de la population française ne prouve nullement l'affaiblissement de notre force vitale.

Il est vrai que la terre est assez vaste pour nourrir une humanité beaucoup plus nombreuse. Cependant, les ressources du sol ne sont pas infinies. Sans doute, la population sans cesse croissante finira par se limiter d'elle-même, mais au prix de quels cataclysmes et de quels fléaux ! Notre planète deviendrait un immense champ de carnage, le jour où il n'y aurait plus assez de place et de pain pour les hommes. Nous n'en arriverons certainement pas là ; mais les guerres de l'avenir seront déterminées par la surpopulation. Quand un peuple est trop serré, il envahit ses voisins.

Ce qui importe surtout, c'est de songer à la dégénérescence qui résulte de l'imprudence procréatrice. D'ailleurs, le néo-malthusianisme ne prêche nullement la stérilité, mais la fécondité modérée, raisonnable. Or, quoi de plus déraisonnable que de mettre au monde des êtres qu'on n'a pas les moyens de nourrir et d'élever... Ce sont les familles riches et non les pauvres qu'il faudrait encourager à procréer.

Il ne semble pas que Zola ait envisagé ce redoutable problème dans toute sa complexité. Il a conçu et traité son sujet en poète, et avec cet amour débordant de la vie, qui lui faisait écrire : « Je voudrais que la vie fût adorée comme la bonne déesse, l'immortelle, celle qui donne l'éternelle victoire. Je voudrais qu'elle eût une littérature puissante et naturelle, virile et saine, d'une honnêteté qui brave les choses et les mots, remettant en honneur l'amour qui enfante, créant de vastes monuments de solidité et de paix, pour le flot débordant des générations futures. Et je voudrais que toute une société nouvelle en sortît, de braves hommes, de braves femmes, des ménages ayant chacun douze enfants, pour créer la joie humaine à la face du soleil. »

CHAPITRE IX

Zola sauve l'honneur de la République

Émile Zola composa ses trois évangiles pendant l'affaire Dreyfus, où il joua un rôle auquel le prédestinaient tout son passé, toute sa vie, toute son œuvre.

Quels autres mobiles l'y poussèrent ? La passion de la gloire, le souvenir de Voltaire défendant Calas ? On l'a prétendu, et de tels mobiles seraient d'ailleurs parfaitement avouables. Mais nous croyons que le seul souci de la justice suffit à expliquer son attitude en cette monstrueuse affaire qui bouleversa la France et le monde civilisé pendant cinq ans.

On l'accusa même, car il fut alors en butte à des haines, à des fureurs extravagantes, de n'avoir été qu'un apôtre intéressé, vendu aux Juifs et à l'étranger. De si grossières calomnies ne méritent pas d'être relevées. La vérité est que Zola, au sommet de sa réputation littéraire, plein d'œuvres et de gloire, au moment où éclata

l'affaire, avait tout à perdre en prenant fait et cause pour Dreyfus.

Il y avait deux hommes en lui : un honnête bourgeois un peu sensible à quelques honneurs officiels — il fut en effet plusieurs fois candidat à l'Académie française et se fit décorer — et un penseur héroïque, capable, pour satisfaire sa passion de justice, son haut idéal, de briser, en un jour, tout ce que l'honnête bourgeois avait pris la peine d'édifier.

Dans cette affaire, il n'hésita pas à affronter la plus terrible impopularité, à sacrifier son repos, sa situation, sa liberté, à braver enfin cette loi mystérieusement redoutable qui, de tout temps, couronna l'iniquité, ne réservant au juste qu'opprobre et flétrissure. Il fut rayé des cadres de la Légion d'honneur, puis condamné à un an de prison, et dut s'exiler pendant un an, en Angleterre.

Sans doute, il savait que la postérité lui éléverait des statues, qu'il serait d'autant plus grand, un jour, que son calvaire aurait été plus long et plus escarpé ; mais n'est-ce pas cette même pensée qui soutint tous ceux qui souffrirent pour l'humanité outragée, tous les persécutés et tous les martyrs ?

D'abord, quand il se dressa, formidable et d'une façon inattendue, contre l'iniquité, il était presque seul. Contre lui faisaient bloc les gouvernants, les pouvoirs publics, la presse presque entière de Paris et de province et l'opinion de tout un peuple égaré. Ce fut un ouragan d'injures. Les moins furieux le traitaient d'insensé, affirmaient qu'il avait perdu la raison. De quoi,

d'ailleurs, se mêlait ce romancier? « De ce qui me regarde, répondit Zola. Tout ce qui intéresse l'humanité nous regarde, et d'autant plus que nous sommes des littérateurs, c'est-à-dire des hommes d'art et de pensée. Quand on viole la justice, c'est plus qu'un droit, c'est un devoir de protester. » Si la littérature, en effet, ne consistait qu'en une vaine orfèvrerie, il faudrait en exclure Montaigne, Pascal, Voltaire, Rousseau, Michelet et les plus nobles penseurs qui sont la gloire des lettres françaises.

L'affaire Dreyfus ne tarda pas à dépasser de beaucoup Dreyfus lui-même. Elle fut toute la lutte des libéraux et des autoritaires. Sur elle, se greffèrent cent autres dénis de justice qui la compliquèrent des plus hautes questions sociales. Elle remit en discussion l'antisémitisme, les principes des droits de l'homme, toute l'œuvre de la Révolution.

Il est des heures funestes où tout ce qu'il y a de mauvais et de pervers dans l'humanité éprouve le besoin de s'exhaler et de se satisfaire. La France traversait alors une de ces périodes troubles où passe un grand souffle de démence. La furie d'intolérance qui s'abattit tout à coup sur un pays libre, à la fin du dix-neuvième siècle, restera le perpétuel étonnement de l'histoire. On revécut sous le règne de la Terreur. Une presse qui avait perdu toute mesure ameuta la populace contre les hommes isolés en qui flambait un idéal de vérité. La peur des calomnies et des matraques réduisait la plupart au silence, et le silence même était suspect. Prononcer le mot de justice exigeait presque de l'héroïsme.

C'était un crime que de protester au nom du droit violé ; une trahison que de douter de l'infaillibilité d'un conseil de guerre ; et quiconque, sous ce gouvernement républicain, osait crier : Vive la République ! était sur le champ assommé, en présence de la police impassible.

Ce fut, durant deux ans, un implacable duel entre la force et le droit, entre les idées du passé et l'idéal de l'avenir, entre deux principes de tout temps ennemis : l'autorité et l'individualisme. Par le nombre et par la violence, par la coalition de tous les préjugés anciens et de tous les pouvoirs, l'autoritarisme l'emportait. Jamais la raison du plus fort, aux prises avec la raison réelle, ne s'était affirmée avec tant d'audace, en se parant des mobiles les plus nobles : le respect de l'ordre et l'amour de la patrie. A aucun moment de l'histoire, le bon sens, la logique et l'honnêteté ne furent à ce point méconnus.

Il ne s'agissait que de savoir si un homme avait été justement ou injustement condamné, et tout démontrait qu'il l'avait été injustement, qu'on se trouvait en présence d'une erreur judiciaire. La question ainsi posée, à l'origine, fut bientôt embrouillée de façon à surexciter toutes les passions politiques et religieuses. On revenait aux guerres de races, au fanatisme de la barbarie. L'œuvre morale des civilisations n'offrait plus que des ruines.

Non content de soustraire le coupable, le vrai traître, aux lois, on le protégeait contre lui-même. Pourtant, vaincu par l'évidence, il advint qu'il avoua. On refusa de le croire. Il consigna ses aveux par écrit ; alors, on dé-

clara qu'il s'était vendu. Mais en vain l'innocent clamait-il désespérément son innocence ; dans ses protestations mêmes, on parvint à découvrir des aveux. A la tribune de la Chambre, un ministre de la guerre s'en fit l'interprète et, de nouveau, condamna l'innocent sur des documents que celui-ci était seul à ignorer. La Chambre en vota l'affichage, à la presque unanimité. Or, il se trouva que ces documents étaient des faux. Fatalité ! le faussaire avoua et se coupa la gorge. Ce fut alors du délire patriotique. Un journal ouvrit une souscription nationale en l'honneur du faussaire ; on déclara qu'il avait bien mérité de la patrie.

La haine contre l'innocent s'en accrut. On l'accusait de troubler le pays. Les affaires n'allaient plus, « le commerce souffrait cruellement ». Pourquoi n'avait-on pas fusillé Dreyfus ? Il était temps encore. Un mot fit fortune : « Innocent ou coupable, pas de révision ! » On entendait des abominations plus grandes, et, de toutes parts, de faux témoins surgissaient pour accabler l'innocent sans défense.

Il arriva, au milieu de ces aberrations, que des magistrats firent preuve d'impartialité et de conscience. Au premier signe d'équité, on les disqualifia, on les cribla d'injures, on les dénonça comme des traîtres et des vendus. Les accusés discréditèrent les juges, qui se trouvèrent eux-mêmes transformés en accusés. Une loi d'exception, votée par les Chambres, intervint pour arracher les coupables à une juridiction en cours, qu'on soupçonnait de vouloir rendre la justice.

La torture infligée à Dreyfus augmentait avec l'agita-

tion dont il était la cause. Un ministre des colonies ordonna qu'on le mît aux fers. Et, seul dans l'univers, cet homme ignorait les charges sous lesquelles on prétendait l'accabler et la bataille qui se livrait à son sujet. Aucun écho du drame qui, dans le monde entier, angoissait les âmes, ne parvenait jusqu'à lui. Encagé dans sa cellule, sur un rocher de l'Océan, il n'entendait que la rumeur des flots. Tout ce qu'il savait, c'était qu'un jour, en pleine force, en pleine jeunesse, en plein bonheur, en plein travail, on l'avait saisi, accusé d'un crime horrible et enseveli dans une erreur judiciaire.

C'est dans ce désarroi général qu'avait éclaté comme un coup de foudre la lettre *J'Accuse* de Zola, lettre terrible et mesurée à la fois, dénonçant l'erreur judiciaire, découvrant les coupables, expliquant toute la genèse de l'affaire avec une clairvoyance, une sûreté d'analyse et une sorte de pénétration prophétique. Zola prenait la responsabilité de ses accusations et s'offrait à en répondre devant la justice de son pays.

Cette lettre fameuse, à l'heure et dans les circonstances où elle fut écrite, supposait non seulement un courage civique extraordinaire, mais aussi un sens profond de la situation. Il est, en effet, des moments où l'audace devient de la sagesse et la suprême habileté. Zola, plus clairvoyant que tous les politiciens de l'époque, avait senti l'instant venu de frapper un grand coup, d'opposer la violence à la violence. L'atmosphère était obscurcie ; on avait besoin d'air et de lumière, on étouffait. Zola brisa les vitres, et le fracas fut tel qu'il couvrit un moment tous les bruits de l'imposture.

Le retentissement fut en effet prodigieux. *J'Accuse* demeure l'acte politique le plus considérable de ces vingt dernières années, et l'on peut dire sans exagération qu'il changea la trame de l'histoire.

Quelques-uns cependant, parmi les défenseurs de Dreyfus, estimèrent alors que Zola avait exagéré l'attaque et dépassé la mesure. Plus tard, ils revinrent de cette opinion et reconnurent que l'acte de Zola avait été un acte nécessaire, aussi sage qu'héroïque. Zola fut révolutionnaire parce que, déjà, la justice officielle avait fait faillite. Il ne restait plus qu'à en appeler à l'opinion publique, à la conscience des honnêtes gens, et qu'à monter hardiment à l'assaut de la forteresse où se tenaient toutes les forces de la réaction.

Il s'agissait, non plus seulement de réparer une erreur judiciaire, d'arracher un innocent du bagne, mais de défendre l'œuvre du progrès social. La cause de Dreyfus se trouvait intimement liée à celle de la liberté.

C'est ce que comprit le grand écrivain. Il élargit le débat, comme il convenait. Le premier, il pénétra la situation, découvrit les causes profondes du mal et les dénonça. Grâce à lui, l'affaire Dreyfus, banale à première vue, n'offrant aux esprits superficiels que la gravité d'une erreur juridique ordinaire, apparut soudain comme l'ulcère qui révèle la décomposition du sang dans tout l'organisme.

Reportons-nous à l'heure d'angoisse où parut la lettre au président de la République. Tout, un instant avant, semblait fini. Esterhazy venait d'être acquitté, à l'unanimité, par un conseil de guerre. Les défenseurs de

Dreyfus, appelés à fournir leurs preuves devant ce conseil, n'avaient apporté que des affirmations timides, mêlées de réticences. Esterhazy était acclamé par la foule. La vérité, refoulée au fond du puits, semblait ne plus devoir reparaître. Les plus braves désespéraient. Jamais peut-être, à aucune époque de l'histoire, l'erreur n'avait été favorisée par un tel concours de circonstances ; elle occupait des positions inexpugnables.

Aussi quel soulagement, quelle renaissance soudaine à la foi, à l'espérance quand, au lendemain même de l'acquittement d'Esterhazy, éclata comme une explosion de lumière, ce formidable *J'Accuse!* La vérité, repoussée au fond du gouffre, surgissait de nouveau, plus rayonnante et plus menaçante, reprenait son élan invincible au travers des obstacles. L'idéal de justice remonta des ténèbres. Aussitôt, ce fut un réveil parmi l'élite intellectuelle de la France entière. De toutes parts, les signatures affluèrent ; des listes de protestation emplirent les colonnes des journaux. L'honneur de la nation était sauvé, parce qu'un homme avait osé se dresser et jeter au monde éperdu l'héroïque cri de sa conscience.

Émila Zola comparut devant le jury de la Seine, au mois de février 1898. Son procès dura quinze jours.

Il comparaissait pour avoir proclamé l'innocence d'un homme, dénoncé les auteurs responsables d'une erreur judiciaire, protesté contre la violation du droit.

Il comparaissait pour affirmer de nouveau, publiquement, et pour justifier une conviction dont toute une vie de haute probité attestait le désintéressement.

Tandis que se déroulait cet émouvant spectacle d'un

homme luttant seul contre tous les pouvoirs établis, une certaine presse l'accablait d'outrages. Aux abords du Palais de Justice, un peuple en délire proférait contre lui des cris de mort. L'enceinte même de la cour d'assises prenait l'aspect d'une réunion publique où toutes les passions furieuses se donnent libre cours. Des clameurs s'élevaient ; des poings étaient brandis, menaçants. Les débats devinrent tragiques. Le président des assises paralysait, d'ailleurs , tous les moyens de la défense, en déclarant invariablement : « La question ne sera pas posée. »

Zola, après la plaidoirie de son avocat, se leva et lut au jury une déclaration qui se terminait par ces accents d'une conviction enflammée :

Dreyfus est innocent, je le jure. J'y engage ma vie, j'y engage mon honneur. A cette heure solennelle, devant ce tribunal qui représente la justice humaine, devant vous, messieurs les jurés, qui êtes l'émanation même de la nation, devant toute la France, devant le monde entier, je jure que Dreyfus est innocent. Et, par mes quarante années de travail, par l'autorité que ce labeur a pu me donner, je jure que Dreyfus est innocent. Et, par tout ce que j'ai conquis, par ce nom que je me suis fait, par mes œuvres qui ont aidé à l'expansion des lettres françaises, je jure que Dreyfus est innocent. Que tout cela croule, que mes œuvres périssent, si Dreyfus n'est pas innocent ! Il est innocent.

Tout semble être contre moi, les deux Chambres, le pouvoir civil, le pouvoir militaire, les journaux à grand tirage, l'opinion publique qu'ils ont empoisonnée. Et je n'ai

pour moi que l'idée, un idéal de vérité et de justice. Et je suis bien tranquille, je vaincrai.

Je n'ai pas voulu que mon pays restât dans le mensonge et dans l'injustice. On peut me frapper ici. Un jour, la France me remerciera d'avoir aidé à sauver son honneur.

Reflet de l'opinion publique, cette déesse des démocraties, le jury refusa même les circonstances atténuantes au grand écrivain. La Cour le condamna à un an de prison et à trois mille francs d'amende. Il en appela à la juridiction suprême, qui le renvoya devant les assises de Versailles, puis s'exila volontairement pendant une année en Angleterre, où il écrivit, à l'abri de la tempête, le premier de ses évangiles : *Fécondité*.

Cependant, selon sa parole, la vérité était en marche, et rien ne devait plus l'arrêter. L'affaire eut le dénouement qu'il avait prédit. Après une lutte qui dura encore plusieurs années et des péripéties dramatiques, Dreyfus fut définitivement reconnu innocent et réhabilité par la Cour suprême. Mais, hélas ! il ne fut pas donné à Zola d'assister au couronnement de son œuvre. Il mourut avant.

Aujourd'hui que les passions se sont apaisées, il est permis, pensons-nous, de porter un jugement impartial et modéré sur cette affaire. En vérité, elle fait honneur à la France. Quelle est, en effet, la nation capable de s'émouvoir ainsi sur le point de savoir si un homme fut ou non illégalement condamné ? Quel peuple, autre que le peuple français, offrit jamais un spectacle comparable

à celui de ces hommes se levant de toutes parts et bravant les persécutions pour la sauvegarde du droit? Chez nos voisins, une telle affaire eût été étouffée, dès son origine. Nul ne se fût révolté. Les juges, en Angleterre, en Allemagne, en Russie, ailleurs, ne sont pas plus infaillibles qu'en France. Les abus de l'autorité n'y sont pas moindres. D'où vient donc qu'on ne découvre jamais d'erreur judiciaire dans les autres pays, ou du moins que le fait y est fort rare, alors qu'il se renouvelle si fréquemment chez nous? C'est que nos voisins ont moins que nous cette conscience profonde qui se soulève au pressentiment même d'une iniquité. Et voilà l'éternelle gloire de la France que le sort des batailles ne saurait amoindrir, car elle est toute dans sa grandeur morale et dans cette croyance légitime qu'en elle frémit l'âme même de l'humanité.

Et peut-être fûmes-nous injustes aussi à l'égard les uns des autres. Dans le feu du combat, les passions s'exaspérèrent. De part et d'autre, on se jeta à la face d'abominables outrages, et il sembla un moment que la vie sociale était suspendue en France. En réalité, chaque camp se battait pour un grand idéal : sur le drapeau de l'un, étaient écrits : *tradition et patrie ;* sur le drapeau de l'autre : *justice et vérité*. Reconnaissons maintenant que de telles luttes, loin de diminuer un peuple, démontrent sa noblesse et sa vitalité.

CHAPITRE X

L'Homme

Emile Zola mourut d'un accident banal; il fut asphyxié, une nuit, par l'oxyde de carbone que dégageait une cheminée bouchée. Il eut du moins la mort qu'il avait souhaitée, une mort soudaine ; elle fut douce aussi et presque sans souffrance. Un soir, le 28 septembre 1902, à son retour de Médan, il se coucha un peu plus tôt que d'habitude, car il éprouvait quelque fatigue, se réveilla au milieu de la nuit, pris d'un malaise qu'il ne s'expliquait pas, se leva, fit quelques pas, puis tomba pour ne plus se relever. Le lendemain matin, on le trouva étendu, inanimé, au milieu de sa chambre... Il avait soixante-deux ans.

J'ai veillé, une nuit entière, la dépouille mortelle d'Émile Zola. Aucun mort ne m'avait paru aussi plein de sérénité. Son visage ne portait aucune trace d'inquiétude ou de souffrance. Même, les rides qui plissaient habituellement son large front de penseur,

s'étaient effacées. Il semblait avoir atteint déjà la cité de bonheur et de paix fraternelle que, vivant, il avait entrevue dans les lointains de son idéal. Cependant, à mesure que la nuit s'avançait, ses traits devenaient plus vagues, et quand l'aube enfin se leva, donnant à tous les objets une teinte livide, il était transfiguré, méconnaissable et comme à des distances infinies.

C'était le jeudi soir, après dîner, qu'il avait coutume, depuis de longues années, de recevoir ceux qu'il aimait. Il était de ces rares hommes qui gagnent à être connus et qu'on apprécie d'autant plus qu'on pénètre davantage dans leur intimité. Ses qualités de cœur n'apparaissaient pas tout de suite, parce qu'elles étaient profondes, et il fallait l'avoir fréquenté longtemps pour découvrir tout ce qu'il y avait en lui de bonté, de sensibilité, de pitié généreuse. Sans doute fut-il mal jugé par ceux qui ne le virent qu'une ou deux fois et qui s'en tiennent aux apparences, à une première impression, car il ne faisait aucun effort pour plaire aux étrangers, il n'éprouvait pas le besoin de conquérir des sympathies, il n'avait pas cette amabilité souriante, banale et trompeuse qu'on rencontre partout dans le monde. Peut-être même ne savait-il pas assez cacher à un sot qu'il le considérait comme tel; et les blessures de l'amour-propre sont celles qu'on pardonne le moins.

Émile Zola n'était éloquent que dans l'intimité, lorsqu'il s'animait sur un sujet. En public, il ne pouvait prononcer une phrase sans bégayer. Dans les rares circonstances où il fut appelé à prendre la parole devant un auditoire, on souffrait de l'entendre, tant il était dé-

pourvu de tous ses moyens, tant il semblait être au supplice. Même quand il lisait son discours, sa voix bredouillait, ses mains tremblaient, et l'on eût dit qu'il ne comprenait même pas ce qu'il disait. Malgré toute sa volonté, il n'avait pu réussir à vaincre cette appréhension, à dominer ses nerfs, en présence d'une foule dont il était le spectacle.

Mais nul, dans l'intimité, ne donnait mieux l'impression de sa supériorité. Alors, il trouvait le mot juste, l'argument décisif ; il était la raison souveraine devant laquelle on est obligé de s'incliner.

Il était bon et pardonnait tout, parce qu'il comprenait tout. Il avait osé intituler un livre : *Mes Haines*, et je ne me rappelle pas avoir surpris dans ses propos une parole de haine à l'égard d'un de ses ennemis. Un jeudi soir, on donna lecture en sa présence d'un article injurieux que venait de lui consacrer un de ses anciens fidèles ; il écouta avec tranquillité, puis déclara simplement : « Il est pardonné. »

Sans doute, il y avait un peu d'orgueil dans cette attitude ; il ne se rabaissait pas en écrasant avec colère des insectes, il n'en voulait pas aux individus, il n'en voulait qu'à l'erreur, à la sottise, aux préjugés mauvais, qui sont la cause de tout le mal.

A l'ardeur du tempérament s'alliait chez lui une raison sage qui commandait à sa passion, dirigeait les élans de son imagination et l'empêchait de s'égarer. De bonne heure, il avait entrepris l'éducation de sa volonté ; il l'avait développée par l'exercice et par une attention continue, comme on développe les autres facultés, et

celle-ci était, à son avis, la plus précieuse, celle qui permet d'utiliser tous ses dons et de tirer de soi le meilleur parti. Il existe en chacun de nous une somme d'énergie que nous ne soupçonnons même pas, disait-il ; et il eût voulu qu'on apprît avant tout à l'enfant à vouloir, à prendre de plus en plus de l'empire sur lui-même, pour régler ses passions, dompter ses nerfs, régulariser ses efforts, car la force, disait-il encore, n'est que de l'équilibre. Il fut lui-même, pour son propre exemple, un admirable professeur de volonté, d'une patience héroïque, ne livrant jamais rien au hasard, prévoyant tout, audacieux même par calcul et par raisonnement.

Il ne s'inquiétait pas du succès immédiat, sachant que le succès trop facilement obtenu ne résiste pas à l'épreuve du temps. Aussi ne sacrifia-t-il jamais rien à la mode, à la vogue, au caprice passager de l'opinion. Il avait toujours les yeux fixés sur l'avenir, qui juge plus sainement, qui répare l'injustice et l'erreur, qui remet tout à sa place et fait apparaître les hommes avec leur vraie taille. Son ambition n'était pas celle des médiocres. Il consentait à être méconnu, calomnié, trahi, persécuté de son vivant, pour mériter la reconnaissance des âges futurs. Son regard même en avait pris quelque chose de vague et de lointain ; il semblait passer pardessus les choses et les gens de son ambiance. D'où cette indifférence qu'on sentait chez lui à l'égard des petits événements de l'actualité qui ont le don de nous émouvoir, de nous passionner et auxquels nous accordons toujours une importance exagérée.

On le devinait en proie à une idée fixe : c'était

livre qu'il écrivait ; il y rapportait tout, ses pensées, ses sensations, ses souvenirs, ses observations quotidiennes ; il s'enfermait dans son œuvre et ne laissait qu'une petite fenêtre ouverte sur le dehors, par où, aux



Émile Zola a 60 ans.

heures de répit, il promenait son regard sur le monde extérieur, pour ne point s'absorber trop complètement, pour demeurer un homme sociable. D'ailleurs, son œuvre même, exigeant une énorme documentation, l'obligeait à s'intéresser à toutes les manifestations de

l'activité sociale, à étendre sans cesse le domaine de ses connaissances ; et il avait acquis ainsi une érudition prodigieuse, qui, certes, ne s'attardait pas à des textes grecs ou latins, mais qui enrichissait son esprit d'une multitude de notions générales et d'aperçus sur les conquêtes du génie humain.

Il est évident qu'un tel homme ne pouvait être un mondain ; il n'avait pas de temps à perdre dans les salons, en bavardages frivoles, en galanteries auprès des dames. Sa nature même, incapable de se composer une attitude qui n'eût pas été l'image de ses sentiments, se refusait à cette sorte de cabotinage qui réduit l'art de plaire en principes. Aussi fut-il, toute sa vie, un solitaire, muré pour ainsi dire dans sa sincérité, et un chaste dont l'orgueilleuse timidité était faite à la fois de la conscience qu'il avait de sa valeur et de l'horreur que lui inspiraient le mensonge et l'hypocrisie. Toute sa tendresse se reportait sur les humbles, les petits, sur tous ceux qui souffrent. Et s'il aimait les bêtes aussi, c'est qu'elles représentaient à ses yeux ce qu'il y a au monde de plus simple, de plus vrai et de plus naturel.

Il se liait difficilement, il tenait à bien connaître un homme avant de lui accorder sa confiance, mais quand il avait donné son affection, il ne la retirait plus, et ses plus anciens amis étaient aussi les mieux reçus et les plus près de son cœur.

On peut juger de la valeur morale d'un homme et de sa bonté par les dévouements qu'il inspira, par les amitiés qui lui sont restées fidèles, après sa mort, par le culte dont ses disciples honorent sa mémoire. De-

mandez à ceux qui furent les familiers du bon maître disparu quel souvenir ils ont gardé de lui ; tous vous en parleront avec une émotion profonde.

Pourtant, il était un peu brutal parfois dans sa franchise. Il ne faisait pas de compliments, n'avait pas l'art de flatter. Aussi sévère pour ceux auxquels il s'intéressait que pour lui-même, il les habituait à s'accommoder de ce précepte de Boileau :

Aimez qu'on vous critique et non pas qu'on vous loue.

Cependant, cet homme qui célébra la vie et ses bienfaits, qui ne cessa de répéter qu'elle était bonne et méritait d'être vécue, fut-il lui-même un homme heureux? Non, car il avait au fond conscience, ayant fait le tour de toutes les idées, de l'incertitude où nous sommes, de l'immense inconnu qui nous enveloppe et de la misérable condition humaine. Comme toutes les grandes intelligences, il doutait de bien des choses et aussi parfois de lui-même, jamais satisfait de l'œuvre qu'il venait de produire, désespérant d'atteindre son idéal. Il lui semblait qu'il débutait tous les jours, qu'il recommençait à apprendre son art, chaque fois qu'il s'asseyait devant sa table de travail. Il n'osait pas relire ses livres, de peur d'en éprouver une déception, un grand découragement. On eût dit qu'il ne travaillait tant que pour s'étourdir et pour penser moins, pour détourner son attention des redoutables problèmes qui s'agitent au fond de toute conscience éclairée et dont on cherche en vain la solution... Oui, Émile Zola fut un triste, une âme tourmentée, et il n'en eut que plus de

mérite à combattre le scepticisme déprimant, le pessimisme qui paralyse l'effort et tue la volonté.

Le peuple de Paris lui fit des funérailles grandioses. Cinquante mille hommes défilèrent devant son cercueil. Trois ans après, les Chambres votèrent son transfert au Panthéon.

Sans doute, Émile Zola sera longtemps encore discuté. Mais son œuvre et sa mémoire ne cesseront de grandir, avec le progrès humain et la civilisation.

CHAPITRE XI

Conclusion

Il faudra donc attendre encore quelques années, vingt ou trente ans peut-être, avant que Zola ait pris sa vraie place dans notre littérature. D'abord, il est fatal qu'une génération soit injuste pour la génération qui l'a immédiatement précédée, parce qu'elle prétend s'affranchir des influences de celle-ci, faire en quelque sorte table rase et affirmer sa propre personnalité.

Zola eut du succès, de son vivant, parce qu'il venait à son heure. Il n'eut pas, comme tant d'autres, le malheur d'être un homme de transition, d'être né trop tôt ou trop tard, à cheval sur deux époques, tiraillé d'une part par le passé, d'autre part par l'avenir. Mais nous vivons en un temps où les évolutions se précipitent, et déjà dans les dernières années de sa carrière, Zola commença à sentir la réaction qui s'opérait contre lui. Les excès mêmes du naturalisme devaient la provoquer et amener un retour au mysticisme. On se lassa de trop

de vérité, de l'observation exacte, de la tranche de vie, du document palpable. Le rêve, l'illusion, l'idéal, l'imagination pure réclamèrent leurs droits et prirent leur revanche. La réalité fit peur, le mystère attira.

Alors, il devint facile de dire à Zola : L'humanité est pleine de vices, sans doute, et de faiblesses, mais on l'a sauvée en lui faisant croire qu'elle était meilleure qu'elle n'est. Heureusement qu'on lui a enseigné à cacher ses plaies, car si elle les étalait, la vie deviendrait intolérable. Vous dites : « Hors de la vérité, point de salut ! » Mais ce n'est là qu'une affirmation. Par combien d'exemples, au contraire, pourrait-on démontrer que le mensonge est parfois nécessaire, l'hypocrisie charitable ! Pour accepter votre philosophie, il faut un héroïsme dont seules sont capables les âmes fortes; mais pensons aux faibles, qui sont l'immense majorité, qui ont besoin de croire et d'espérer. L'humanité désire être trompée; elle veut garder ses illusions, elle adore le mensonge, parce que la vérité est triste, cruelle, désespérante. Vous prêchez l'amour de la vie et la faites paraître mauvaise et redoutable en dévoilant ses maux, ses misères, ses injustices. Votre optimisme est singulier. Et pourquoi voudriez-vous forcer les hommes à renier leurs vieilles croyances, s'ils y trouvent leur consolation? Par quoi remplacez-vous ce que vous avez détruit? Par l'ambition de tout savoir, de tout comprendre? Seule, une petite élite pourra se satisfaire d'un tel idéal. Qu'offrez-vous aux autres? l'unique religion du travail... C'est peu, ce n'est pas assez. Le bonheur pour beaucoup serait justement de ne rien

faire, ou du moins de pouvoir prendre un repos dont ils ont besoin. Le travail, rien que le travail ! Le remède n'est bon qu'aux désœuvrés, aux névrosés, mais quelle dérision pour tant de gens qui peinent jusqu'à quinze heures par jour !... Soit ; le fort triomphe et trouve en ce monde les satisfactions que donne la victoire, mais le faible vaincu, humilié, exploité sur cette terre, veut croire et espérer ; il s'éloigne d'instinct d'une doctrine qui montre le mal nécessaire et ferme les portes de l'au-delà.

Zola a entendu cette plainte et il en a été troublé. Cependant, il a pensé qu'un peu plus de justice en ce monde, un peu moins d'iniquité sociale, une répartition plus raisonnable des richesses de cette terre, assez féconde et généreuse pour assurer l'existence de tous les êtres, contribueraient bien plus à diminuer la souffrance humaine, à soulager les prolétaires et les déshérités qu'un idéal trompeur, la promesse chimérique d'un au-delà réparateur. Donnons d'abord du pain aux hommes, supprimons les angoisses qui naissent de la faim, des préoccupations matérielles, de l'incertitude du lendemain, faisons en sorte que la misère des producteurs cesse d'être la condition essentielle du bien-être des inutiles, et nous verrons disparaître la plupart des maux qui font la vie mauvaise, douloureuse et redoutable. Alors, elle semblera bonne à la grande majorité des hommes, que l'inquiétude de l'au-delà tourmente moins qu'on ne le dit.

Zola n'a sans doute pas prétendu résoudre toute la

question sociale. Il la sentait bien autrement complexe que ne se l'imaginent certains songe-creux ; elle comprenait, à son sens, non seulement les problèmes d'ordre économique, mais encore ceux qui touchent à l'être intellectuel et moral tout entier qui, lui aussi, a ses tourments et ses besoins. Non, il ne suffit pas d'avoir du pain. Il reste la misère morale, toute la souffrance inassouvie des passions. L'époux trahi, l'artiste méconnu et souffleté par la sottise, le penseur réduit au silence, tout martyr cérébral, tout être déçu, ne sont pas moins dignes d'intérêt que l'ouvrier, le mineur, le paria. Le malheur ne serait pas supprimé par le partage égal des richesses. Mais la conception d'une humanité meilleure, plus fraternelle, n'est pas une utopie. Le progrès, même le progrès moral, n'est pas un leurre. Il existe, nous pouvons le constater, nous devons le souhaiter, le vouloir, y contribuer de tous nos efforts, en nous souvenant que la supériorité confère des devoirs bien plus que des droits. Et il n'est pas douteux, quoi qu'on en ait dit, que ce progrès tend à diminuer de plus en plus la somme des souffrances humaines. S'il n'en était pas ainsi, il faudrait désespérer, car l'instruction, la science et toutes les recherches du génie n'auraient plus leur raison d'être... Non, le mal n'est qu'un immense accident. Les défaites de l'erreur sont définitives, tandis que les victoires de la vérité et du bien demeurent éternellement.

C'est en cette conviction que consiste l'optimisme de Zola, et c'est pourquoi son œuvre est morale, bienfaisante en somme, en dépit de quelques rudesses de

langage et de quelques sombres tableaux des réalités. L'influence qu'il a exercée sur son époque est énorme ; il a donné le goût de la vérité et de la nature; il a déterminé en ce sens une évolution dans tous les arts. Il ne fut, d'ailleurs, comme tous les grands hommes, qu'un précurseur, qu'une force à côté d'autres forces. D'autres auront à faire après lui, même dans le sillon qu'il a tracé, car il n'a appliqué qu'incomplètement la formule qu'il avait apportée. Si puissante qu'ait été sa personnalité, il ne put se dégager entièrement de certaines influences littéraires; il se laissa emporter par son imagination romantique, épique et lyrique. Comme Hugo lui-même, Zola n'a été bien souvent qu'un admirable rhéteur, visant au grand effet.

On peut regretter qu'il soit mort avant d'avoir mis la dernière pierre à son édifice, avant d'avoir écrit son quatrième évangile : *Justice*. Car son intelligence ne cessa de croître et de s'enrichir. Vers la fin de sa carrière, le penseur et le philosophe s'affirmèrent à côté de l'artiste. Jusqu'au *Docteur Pascal*, Zola apparaissait plutôt un admirable tempérament qu'un admirable esprit. Jusque-là, il avait été surtout un descripteur merveilleux, un peintre d'une étonnante puissance. C'était assez, d'ailleurs, pour assurer sa gloire et son immortalité, pour le classer parmi les grands écrivains... Ecoutez, par exemple, cette page de *Germinal*, où il pousse, dans un grondement de tempête, la foule affamée et hurlante des mineurs en grève :

Les femmes avaient paru, près d'un millier de femmes,

aux cheveux épars, dépeignés par la course, aux guenilles montrant la peau nue, des nudités de femelles lasses d'enfanter des meurt-de-faim. Quelques-unes tenaient leur petit entre les bras, le soulevaient, l'agitaient, ainsi qu'un drapeau de deuil et de vengeance. D'autres, plus jeunes, avec des gorges gonflées de guerrières, brandissaient des bâtons; tandis que les vieilles, affreuses, hurlaient si fort, que les cordes de leurs cous décharnés semblaient se rompre. Et les hommes déboulèrent ensuite, deux mille furieux, des galibots, des haveurs, des raccommodeurs, une masse compacte qui roulait d'un seul bloc, serrée, confondue, au point qu'on ne distinguait ni les culottes déteintes, ni les tricots de laine en loques, effacés dans la même uniformité terreuse. Les yeux brûlaient, on voyait seulement les trous des bouches noires, chantant la Marseillaise, dont les strophes se perdaient en un mugissement confus, accompagné par le claquement des sabots sur la terre dure. Au-dessus des têtes, parmi le hérissement des barres de fer, une hache passa, portée toute droite; et cette hache unique, qui était comme l'étendard de la bande, avait, dans le ciel clair, le profil aigu d'un couperet de guillotine.

Citons encore, pour donner une idée, même imparfaite, du génie lyrique d'Emile Zola, la dernière page de la *Bête humaine :*

La machine, libre de toute direction, roulait, roulait toujours. Enfin, la rétive, la fantasque pouvait céder à la fougue de sa jeunesse, ainsi qu'une cavale indomptée encore, échappée des mains du gardien, galopant par la campagne rase. La chaudière était pourvue d'eau, le charbon, dont le

foyer venait d'être rempli, s'embrasait; et, pendant la première demi-heure, la pression monta follement, la vitesse devint effrayante. Sans doute, le conducteur-chef, cédant à la fatigue, s'était endormi. Les soldats, dont l'ivresse augmentait, à être ainsi entassés, subitement s'égayèrent de cette course violente, chantèrent plus fort. On traversa Maromme en coup de foudre. Il n'y avait plus de sifflet, à l'approche des signaux, au passage des gares. C'était le galop tout droit, la bête qui fonçait, tête basse et muette, parmi les obstacles. Elle roulait, roulait sans fin, comme affolée de plus en plus par le bruit strident de son haleine... A Rouen, on devait prendre de l'eau, et l'épouvante glaça la gare lorsqu'elle vit passer, dans un vertige de fumée et de flamme, ce train fou, cette machine sans mécanicien ni chauffeur, ces wagons à bestiaux emplis de troupiers qui hurlaient des refrains patriotiques. Ils allaient à la guerre, c'était pour être plus vite là-bas, sur les bords du Rhin. Les employés étaient restés béants, agitant les bras. Tout de suite, le cri fut général: jamais ce train débridé, abandonné à lui-même, ne traverserait sans encombre la gare de Sotteville, toujours barrée par des manœuvres, obstruée de voitures et de machines, comme tous les grands dépôts. Et l'on se précipita au télégraphe, on prévint. Justement, là-bas, un train de marchandises qui occupait la voie put être refoulé sous une remise. Déjà, au loin, le roulement du monstre échappé s'entendait. Il s'était rué dans les deux tunnels qui avoisinent Rouen, il arrivait de son galop furieux, comme une force prodigieuse et irrésistible que rien ne pouvait plus arrêter. Et la gare de Sotteville fut brûlée, il fila au milieu des obstacles sans rien accrocher, il se replongea dans les ténèbres, où son grondement peu à peu s'éteignit...

Qu'importaient les victimes que la machine écrasait en chemin! N'allait-elle pas quand même à l'avenir, insoucieuse du sang répandu? Sans conducteur, au milieu des ténèbres, en bête aveugle et sourde qu'on aurait lâchée parmi la mort, elle roulait, roulait, chargée de cette chair à canon, de ces soldats, déjà hébétés de fatigue et ivres, qui chantaient.

On pourrait citer cent autres morceaux aussi magnifiques. Mais c'est avec ses *Trois Villes* et ses *Trois Évangiles* qu'Émile Zola se révéla tout entier et se classa parmi les grands penseurs, les apôtres et les prophètes, les annonciateurs des temps futurs.

C'est un grand fleuve puissant qui coule avec lenteur, qui s'élargit de plus en plus, à mesure qu'il avance vers son embouchure. Sans doute, à la surface, on aperçoit, de loin en loin, quelques détritus, qu'emporte le courant. Et il y a même, à mon sens, des défauts plus graves : trop de mots, trop de verve ; l'on sent même un peu trop parfois le procédé. Mais ce sont là des défauts que l'on retrouve chez tous les grands producteurs.

L'œuvre n'en est pas moins superbe. Zola ne fut pas seulement un poète épique, ce fut aussi un puissant cerveau, d'un équilibre parfait, d'une sagesse réconfortante... Et quelle robuste foi en l'avenir de la science!

« Ce n'est pas en détruisant, c'est en créant, que vous venez de faire acte de révolutionnaire!... Et que de fois je vous l'ai dit, la science seule est révolutionnaire, la seule qui, par-dessus les pauvres événements politiques, l'agitation vaine des sectaires et des ambitieux, travaille à l'humanité de demain, en prépare la vérité, la

justice, la paix !... Ah ! mon cher enfant, si vous voulez bouleverser le monde en essayant d'y mettre un peu de bonheur, vous n'avez qu'à rester dans votre laboratoire, car le bonheur humain ne peut naître que de votre fourneau de savant... »

Ainsi s'exprime un de ses personnages à la fin de *Paris*.

Il est, en effet, évident que la science représente le premier élément du progrès et qu'il appartient à elle seule de résoudre des problèmes devant lesquels la politique demeure impuissante et condamnée à d'éternels balbutiements. Elle est, au suprême degré, la grande révolutionnaire. Auprès de ses moindres résultats, les plus généreux efforts des apôtres qui rêvent de créer un état nouveau de la société apparaissent presque vains. Leurs systèmes qui se contredisent, se combattent, ne parviennent souvent qu'à fomenter une agitation stérile. L'abondance des mots et des discours ne change pas le cours des choses, ne peut rien contre l'inextricable fatalité des lois complexes et brutales qui dirigent le monde vers des fins ignorées. Les changements de ministères ne déterminent aucune évolution bien décisive, et les plus nobles imaginations des sociologues ne réussissent guère à trancher la question sociale. La vérité est que les quelques progrès accomplis, nous les devons surtout à la science. La moindre découverte de celle-ci a plus transformé la face du monde et ouvert un plus large horizon à l'esprit humain que toutes ces inutiles effusions de sang qu'on appelle révolutions et qui n'aboutirent qu'à des réactions violentes et soudaines. Celui qui, le premier, observa la

force élastique de la vapeur d'eau, fut un bien plus grand révolutionnaire que Danton ou Robespierre.

L'unité de la nation française où s'efforcèrent durant des siècles, tous les monarques, depuis Louis XI jusqu'à Napoléon Ier, se trouva réalisée en moins de vingt-cinq ans par le chemin de fer et le télégraphe. Ces deux découvertes nous ont plus rapprochés de l'idéal, encore lointain, de la fraternité humaine, en permettant aux peuples de se pénétrer chaque jour davantage, que la parole du Christ, répandue depuis près de deux mille ans à travers le monde. De plus en plus la science augmentera l'harmonie des nations et des races... Ah ! que pèsent, si l'on veut bien y réfléchir, les systèmes des plus fameux sociologues, tous les rêves de reconstitution sociale, auprès de la plus modeste, de la plus silencieuse trouvaille du savant ! Tandis que la presse s'occupe à faire une célébrité aux chanteurs de café-concert, tandis qu'un scandale boulevardier stimule la verve des chroniqueurs, là-bas, peut-être, au fond de son laboratoire, ignoré de tous, un chimiste fait une expérience qui va bientôt révolutionner le monde.

Sans doute, la science ne découvrira pas tout ; sans doute l'humanité restera toujours frémissante en présence d'un au-delà dont la science ne pénétrera peut-être jamais le mystère ; peut-être n'éclaircira-t-elle jamais ce domaine de l'inconnaissable dont parle Spencer. Mais, du moins, elle diminuera de plus en plus cet immense inconnu qui cause notre angoisse, elle apaisera notre fièvre de savoir, et qui peut affirmer même qu'elle ne parviendra pas à étancher la soif d'idéal? Elle mérite

en tout cas, qu'on lui fasse un long crédit par égard à toutes ses conquêtes qui, déjà, ont diminué le malheur de ce monde, augmenté la moyenne de l'existence humaine, soulagé des maux innombrables, rendu impossible le retour de certains fléaux. Elle fera bien davantage, elle tuera la guerre en la rendant tellement meurtrière qu'aucun peuple n'osera plus s'y risquer.

Qu'importe, d'ailleurs, si la science ne dissipe pas toutes les ténèbres qui nous entourent! Elle n'en demeure pas moins notre unique sauvegarde contre les folies et les crimes de la superstition. Seule, elle nous apporte des certitudes sur lesquelles nous pouvons nous reposer. Hors d'elle, rien ne subsiste que le triste privilège de nous égarer sans cesse de doute en doute, d'erreur en erreur, dans le champ infini des hypothèses vagues, des théories métaphysiques, des songes creux qui démoralisent et qui désespèrent. Grâce à elle, enfin, l'esprit de progrès continuera sa marche, au-dessus des fluctuations de la politique, en dépit des gouvernements, des régimes qui se renversent et qui se succèdent.

Telle fut la religion de Zola. Et il n'entend point supprimer l'amour et les passions. Au contraire, il les préconise, il veut seulement qu'on les utilise. On a voulu voir en lui un pessimiste; c'est au contraire un optimiste vibrant dont retentit, à chaque page, l'inébranlable foi en la justice immanente, en la vérité libératrice de tous les préjugés et de tous les mensonges qui ont fait le malheur de ce monde.

FIN

TABLE DES MATIERES

Avant-propos. 7

I. Vue générale. 15

II. L'enfance de Zola. 27

III. La lutte pour la vie. 37

IV. La bataille littéraire. 49

V. Zola enseigne le travail 61

VI. Médan 67

VII. La morale de Zola 75

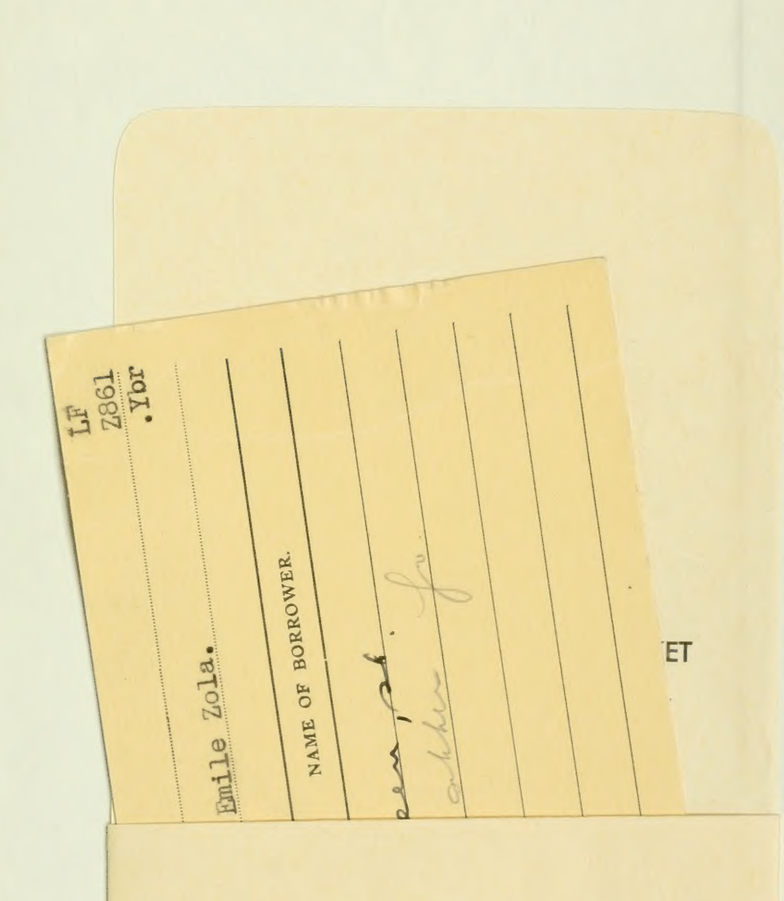
VIII. Les trois Évangiles 83

IX. Zola sauve l'honneur de la République. 91

X. L'homme 103

XI. Conclusion. 111

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY


LF
Z861
.Ybr
Emile Zola.
NAME OF BORROWER.

